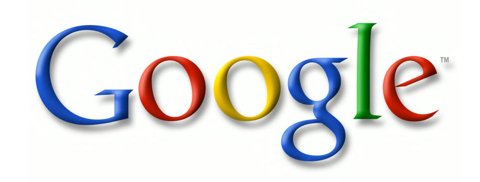
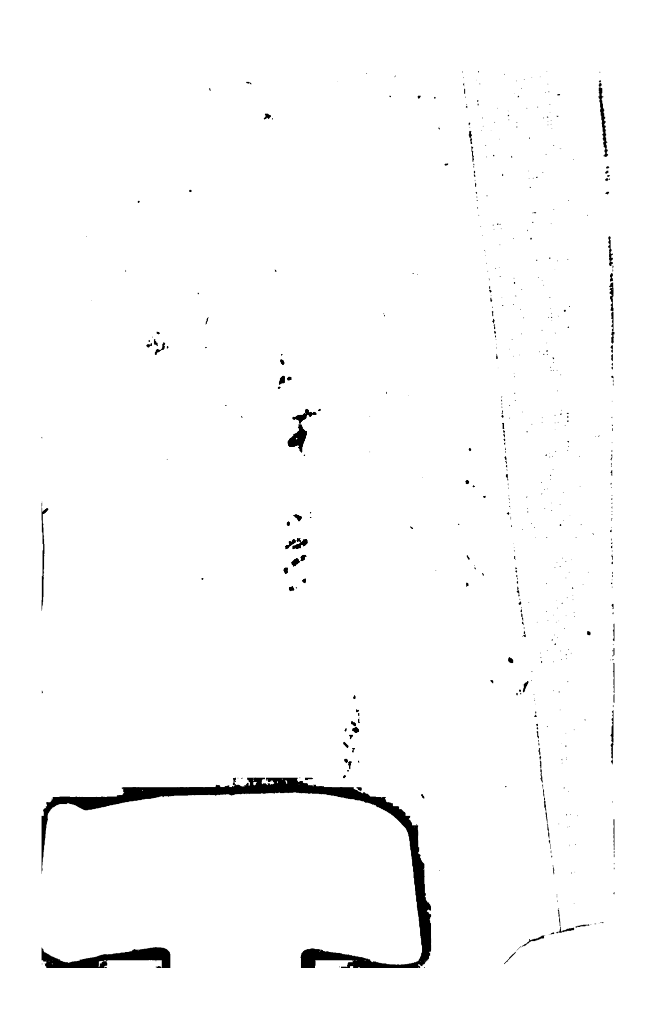










PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES.

1788

[Tome 1.]

AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres*.

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue-Neuve des Petits-Champs, n°. 10, près la rue de Richelieu.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES,

Tome dix-septieme.

TARTUFFE,

OU

L'IMPOSTEUR,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE MOLIERE.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVIII.



PRÉFACE.

VOICI une Comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été long-tems persécutée; et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissans en France que tous ceux que j'ai joués jusques ici. Les Marquis, les Précieuses, les Cocus et les Médecins ont souffert doucement qu'on les ait représentés; et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux; mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie: ils se sont effarouchés d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauroient me pardonner; et ils se sont tous armés contre ma Comédie, avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés; ils sont trop politiques pour cela, et savent trop bien vivre pour

cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'Auditeur en balance ; on le connoît d'abord aux marques que je lui donne ; et, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux Spectateurs le caractere d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je sais bien que, pour réponse, ces Messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au Théatre à parler de ces matieres ; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime ? C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon ; et, sans doute, il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la Comédie, chez les Anciens, a pris son origine de la Religion, et faisoit partie de leurs mysteres ; que les Espagnols, nos voisins, ne célebrent gueres de fêtes où la Comédie ne soit mêlée ; et que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une Confrairie, à qui appartient encore aujourd'hui l'Hôtel de Bourgogne ; que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus

importans mysteres de notre foi; qu'on en voit encore des Comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom d'un Docteur de Sorbonne; et, sans aller chercher si loin, que l'on a joué, de notre tems, des Pieces saintes de M. Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la Comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'État, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres, et nous avons vu que le Théatre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissans, le plus souvent, que ceux de la satyre; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions, mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de

piété dans la bouche de mon imposteur. Hé! pouvois-je m'en empêcher, pour bien représenter le caractere d'un hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connoître les motifs criminels qui lui font dire les choses, et que j'en aie retranché les termes consacrés, dont on auroit eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. Mais il débite, au quatrieme acte, une morale pernicieuse. Mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'eût les oreilles rebattues? Dit-elle rien de nouveau dans ma Comédie, et peut-on craindre que des choses si généralement détestées fassent quelque impression dans les esprits, que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le Théatre, qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat? Il n'y a nulle apparence à cela, et l'on doit approuver la Comédie du *Tartuffe*, ou condamner généralement toutes les Comédies.

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un tems; et jamais on ne s'étoit si fort déchaîné contre le Théatre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Peres de l'Église qui ont

condamné la Comédie ; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité dont on prétend appuyer la censure est détruite par ce partage ; et toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumieres, c'est qu'ils ont pris la Comédie différemment, et que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, et confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer spectacles de turpitude.

Et en effet, puisqu'on doit discourir des choses, et non pas des mots, et que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre, et d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, et regarder ce qu'est la Comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connoîtra, sans doute, que n'étant autre chose qu'un Poëme ingénieux, qui, par des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne sauroit la censurer sans injustice ; et si nous vou-

lons ouïr là-dessus le témoignage de l'antiquité ; elle nous dira que ses plus célebres Philosophes ont donné des louanges à la Comédie, eux qui faisoient profession d'une sagesse si austere, et qui crioient sans cesse après les vices de leur siecle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au Théatre, et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des Comédies. Elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, et des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes ; qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avoient composées ; que la Grece a fait pour cet art éclater son estime, par les prix glorieux et par les superbes Théatres dont elle a voulu l'honorer ; et que dans Rome, enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires. Je ne dis pas dans Rome débauchée, et sous la licence des Empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des Consuls, et dans le tems de la vigueur de la vertu Romaine.

J'avoue qu'il y a eu des tems où la Comédie s'est corrompue. Eh ! qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours ? Il

n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime; point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions; rien de si bien en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La Médecine est un art profitable, et chacun la révere comme une des plus excellentes choses que nous ayions; et cependant il y a eu des tems où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La Philosophie est un présent du Ciel: elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la nature; et pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes; et nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent de la piété, et la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la malice

des corrupteurs. On sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'Art ; et, comme on ne s'avise point de défendre la Médecine, pour avoir été bannie de Rome, ni la Philosophie, pour avoir été condamnée publiquement dans Athenes, on ne doit point aussi vouloir interdire la Comédie, pour avoir été censurée en de certains tems. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir, et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, et lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La Comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer, n'est point du tout la Comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout-à fait opposées : elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre que la ressemblance du nom ; et ce seroit une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olympe, qui est femme de bien, parce qu'il y a une Olympe qui a été une débauchée. De semblables arrêts, sans doute, feroient un grand désordre

désordre dans le monde. Il n'y auroit rien par-là qui ne fût condamné ; et, puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grace à la Comédie, et approuver les Pieces de Théatre où l'on verra régner l'instruction et l'honnêteté.

Je sais qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune Comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses, que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les ames sont attendries par ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête. C'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre ame. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine ; et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes que de vouloir les retrancher entiérement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le Théatre ; et, si l'on veut blâmer toutes les

choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la Comédie en doit être, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste. Mais, supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la Comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand Prince sur la Comédie du *Tartuffe*.

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta, devant la Cour, une Piece intitulée, *Scaramouche Hermite*; et le Roi, en sortant, dit au grand Prince que je veux dire : (Le Grand Condé.) « Je voudrois bien savoir pourquoi les » gens qui se scandalisent si fort de la Comédie » de Moliere ne disent mot de celle de *Scaramou-* » *che ?* » A quoi le Prince répondit : « La rai- » son de cela, c'est que la Comédie de *Scara-* » *mouche* joue le Ciel et la Religion, dont ces » Messieurs ne se soucient point; mais celle de » Moliere les joue eux-mêmes, c'est ce qu'ils ne » peuvent souffrir. »

SUJET DE TARTUFFE.

ORGON, riche Bourgeois de Paris, qui d'un premier mariage a un fils, nommé Damis, et une fille, nommée Mariane, et qui s'est remarié en seconde noces, avec une jeune femme, nommée Elmire, a promis, depuis long-tems, d'unir Mariane à un jeune homme, nommé Valere, qu'elle aime et dont elle est aimée, et Damis à une sœur de ce Valere. Mais Orgon a rencontré, dans une Eglise où il va ordinairement, un hypocrite, nommé Tartuffe, qui étoit dans l'indigence, qu'il a comblé de bienfaits, qu'il a retiré chez lui, dont les dehors pieux l'ont séduit, et auquel il veut donner Mariane et tout son bien, oubliant ses engagemens avec Valere, et malgré les sages représentations de Cléante, son frere, d'Elmire, de Damis, de Mariane et de Dorine, sa suivante.

Tartuffe s'est tellement emparé de l'esprit d'Orgon et de celui de la vieille Madame Pernelle, sa mere, qu'il croit pouvoir gouverner entiérement toute cette famille ; et non-seulement il prétend à la main de Mariane, mais il ose même vouloir corrompre Elmire. Damis, que le hasard a rendu témoin de cette criminelle audace, en avertit son pere, qui n'en veut rien croire, pas même d'après le témoignage d'Elmire ; mais elle le force à s'en assurer, en le faisant cacher près d'elle pendant un entretien qu'elle a avec Tartuffe, et dans lequel elle feint de céder à ses desirs. Orgon, convaincu de la noirceur du caractere de cet hypocrite, le chasse ignominieusement de chez lui, sans songer qu'il lui a confié un acte par lequel il lui fait donation de tout son bien, et une cassette renfermant des papiers importans, appartenant à un de ses amis éloigné. Tartuffe fait valoir la donation pour dépouiller Orgon, et va le dénoncer au Gouvernement comme coupable de trahison pour avoir conservé les papiers d'un ami accusé et transfuge. Valere vient offrir des secours à Orgon pour le soustraire à la détention qui le me-

nace, au moment où Tartuffe accompagne l'Exempt qu'il croit chargé de l'arrêter; mais le Roi, instruit de cette perfidie attroce, pardonne à Orgon là part qu'il peut avoir dans la fuite de son ami accusé, et a ordonné qu'on punît le faux dévot de son ingratitude, et qu'on annullât la donation qu'il avoit surprise à son bienfaiteur. Orgon, rentré dans ses biens, et détrompé sur le compte des hypocrites, couronne la constance et la générosité de Valere, et lui donne la main de Mariane, à la satisfaction de toute la famille.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR TARTUFFE.

« ON sait toutes les traverses que cet admirable Ouvrage essuya, dit Voltaire, dans ses jugemens sur les Pieces de Moliere.... Les trois premiers actes de *Tartuffe* avoient été représentés à Versailles, devant le Roi, le 12 Mai 1664. Ce n'étoit pas la premiere fois que Louis XIV, qui sentoit le prix des Ouvrages de Moliere, avoit voulu les voir avant qu'ils fussent achevés. Il fut fort content de ce commencement; et, par conséquent, la Cour le fut aussi.... »

Les trois premiers actes de *Tartuffe* furent encore joués seuls chez MONSIEUR, frere du Roi, à Villers-Cotterets, le 24 Septembre suivant, et l'on joua les cinq actes de cette Comédie, le 29 Novembre de la même année, au Raincy, chez le grand Condé.

« Dès lors, continue Voltaire, les rivaux se réveillerent ; les dévots commencerent à faire du bruit : les faux zélés (l'espece d'homme la plus dangereuse) crierent contre Moliere, et séduisirent même quelques gens de bien. Moliere, voyant tant d'ennemis qui alloient attaquer sa personne encore plus que sa Piece, voulut laisser ces premieres fureurs se calmer. Il fut un an sans donner *Tartuffe*. Il le lisoit seulement dans quelques maisons choisies où la superstition ne dominoit pas. »

« Moliere ayant opposé la protection et le zele de ses amis aux cabales naissantes de ses ennemis, obtint du Roi une permission verbale de jouer *Tartuffe*. (1) La premiere représentation en fut

---

(1) Moliere avoit demandé cette permission au Roi par ce Placet, qu'il lui présenta relativement à cette Comédie qui n'avoit pas encore été représentée en public alors.

« SIRE, »

« Le devoir de la Comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que, dans l'emploi où je me trouve, je n'avois rien de mieux à faire que d'attaquer, par des peintures ridicules, les

donc faite à Paris le 5 Août 1667. Le lendemain on alloit le rejouer ; l'assemblée étoit la plus

---

vices de mon siecle ; et comme l'hypocrisie, sans doute, en est un des plus en usage, des plus incommodes et des plus dangereux, j'avois eu, SIRE, la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre Royaume, si je faisois une Comédie qui décriât les hypocrites et mît en vue, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrances, toutes les friponneries couvertes de ces faux monnoyeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zele contrefait et une charité sophistiquée. »

« Je l'ai faite, SIRE, cette Comédie avec tout le soin, comme je crois, et toutes les circonspections que pouvoit demander la délicatesse de la matiere; et pour mieux conserver l'estime et le respect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai distingué, le plus que j'ai pu, le caractere que j'avois à toucher. Je n'ai point laissé d'équivoque; j'ai ôté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, et ne me suis servi dans cette peinture que des couleurs expresses et des traits essentiels qui font reconnoître d'abord un véritable et un franc hypocrite. »

« Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, SIRE, de la délicatesse de votre ame sur les matieres de la Religion, et l'on a su vous prendre par l'endroit seul que vous êtes pre-

nombreuse qu'on eût jamais vue : il y avoit des Dames de la premiere distinction aux troisiemes

---

nable ; je veux dire par le respect des choses saintes. Les Tartuffes, sous main, ont eu l'adresse de trouver grace auprès de Votre Majesté, et les originaux, enfin, ont fait supprimer la copie ; quelqu'innocente qu'elle fût, et quelque ressemblante qu'on la trouvât »

« Bien que ce m'ait été un coup sensible que la suppression de cet Ouvrage, mon malheur pourtant étoit adouci par la maniere dont Votre Majesté s'étoit expliquée sur ce sujet ; et j'ai cru, SIRE, qu'elle m'ôtoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette Comédie, qu'elle me défendoit de produire en public. »

« Mais, malgré cette glorieuse déclaration du plus grand Roi du monde et du plus éclairé, malgré l'approbation encore de M. le Légat, et de la plus grande partie de nos Prélats, qui tous, dans les lectures particulieres que je leur ai faites de mon Ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentimens de Votre Majesté ; malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par un Curé, qui donne hautement un démenti à tous ces augustes témoignages. Votre Majesté a beau dire, et M. le Légat, et MM. les Prélats ont beau donner leur jugement, ma Comédie, sans l'avoir vue, est diabolique, et diabolique mon cerveau. Je

loges ; les Acteurs alloient commencer, lorsqu'il arriva un ordre du premier Président du Parle-

---

suis un démon vêtu de chair et habillé en homme, un libertin, un impie, digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense ; j'en serois quitte à trop bon marché : le zele charitable de ce galant homme de bien n'a garde d'en demeurer-là. Il ne veut point que j'aie de miséricorde auprès de Dieu : il veut absolument que je sois damné ; c'est une affaire résolue. »

« Ce livre, SIRE, a été présenté à Votre Majesté ; et, sans doute, elle juge bien, elle-même, combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces Messieurs, quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées, et quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture et à faire voir au Public que ma Comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. »

« Je ne dirai point, SIRE, ce que j'aurois à demander pour ma réputation et pour justifier à tout le monde l'innocence de mon Ouvrage. Les Rois éclairés comme vous n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite : ils voient, comme Dieu, ce qu'il nous faut, et savent, mieux que nous, ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de Votre Majesté ; et

ment, portant défense de jouer la Piece. »

« C'est à cette occasion qu'on prétend que Moliere dit à l'assemblée : *Messieurs nous allions vous donner* Tartuffe, *mais M. le Premier Président ne veut pas qu'on le joue.* » (1)

---

j'attends d'elle, avec respect, tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus. »

Louis XIV permit qu'on jouât cette Piece, en exigeant qu'on l'intitulât *L'Imposteur*, et que le principal personnage, à qui Moliere fit d'abord déguiser son vrai nom sous celui de *Panulphe*, jusqu'au dénouement, seroit vêtu en Laïque, en habit de couleur, et porteroit l'épée.

(1) Moliere fit alors ce second Placet, qui fut *présenté au Roi, dans son camp devant la ville de Lille, en Flandres, par les sieurs de La Torilliere et de La Grange, Comédiens de Sa Majesté, et compagnons du sieur Moliere* (députés par lui), *sur la défense qui fut faite, le 6 Août 1667, de représenter le* Tartuffe, *jusqu'à nouvel ordre de Sa Majesté.*

« SIRE, »

« C'est une chose bien téméraire à moi que de venir importuner un grand Monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes ; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, SIRE, une protection qu'au lieu

« Pendant qu'on supprimoit cet Ouvrage, qui étoit l'éloge de la vertu et la satyre de la seule hy-

---

où je la viens chercher? et qui puis-je solliciter contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance et de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le souverain juge et le maître de toutes choses? »

« Ma Comédie, SIRE, n'a pu jouir ici des bontés de Votre Majesté. En vain je l'ai produite sous le titre de *L'Imposteur*, et déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde. J'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grand cheveux, un grand collet, une épée et des dentelles sur tout l'habit; mettre, en plusieurs endroits, des adoucissemens, et retrancher, avec soin, tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célebres originaux du portrait que je voulois faire: tout cela n'a de rien servi. La cabale s'est réveillée aux simple conjectures qu'ils ont pu avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits qui, dans toute autre matiere, font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma Comédie n'a pas plutôt paru qu'elle s'est vue foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect; et tout ce que j'ai pu faire en cette rencontre, pour me sauver moi-même de l'éclat de la tempête, c'est de dire que Votre Majesté avoit eu la bonté de m'en permettre

pocrisie,

pocrisie, on permit qu'on jouât sur le Théatre Italien *Scaramouche Hermite* (canevas Italien,

---

la représentation, et que je n'avois pas cru qu'il fût besoin de demander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avoit qu'elle seule qui me l'eût défendue. »

« Je ne doute point, SIRE, que les gens que je peins dans ma Comédie ne remuent bien des ressorts auprès de Votre Majesté, et ne jettent dans leur parti, comme ils l'ont déja fait, de véritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions. Quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir : ils l'ont assez montré dans les Comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public, sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la piété et la Religion, dont ils se soucient fort peu ; mais celle-ci les attaque et les joue, eux-mêmes, et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sauroient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde ; et, sans doute, on ne manquera pas de dire à Votre Majesté que chacun s'est scandalisé de ma Comédie. Mais la vérité pure, SIRE, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé

anonyme), Piece très-froide, si elle n'eût été licencieuse, dans laquelle un Hermite, vêtu en Moine, monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée, et y reparoît, de tems en tems, en disant : *Questo è per mortificar la carne* (c'est ainsi qu'il faut faire pour mortifier la chair). On sait sur cela le bon mot du grand

---

la représentation profitable, et qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue aient eu une si grande déférence pour des gens qui devroient être l'horreur de tout le monde, et sont si opposés à la véritable piété dont elles font profession. »

« J'attends, avec respect, l'arrêt que Votre Majesté daignera prononcer sur cette matiere; mais il est très-assuré, SIRE, qu'il ne faut plus que je songe à faire des Comédies si les Tartuffes ont l'avantage; qu'ils prendront droit par-là de me persécuter plus que jamais, et voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume. »

« Daignent vos bontés, SIRE, me donner une protection contre leur rage envenimée; et puissé-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser Votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocens plaisirs, après de si nobles travaux, et faire rire le Monarque qui fait trembler toute l'Europe ! »

Condé à Louis XIV, et que Moliere a rapporté à la fin de sa Préface de *Tartuffe*.... »

Au bout de quelque tems, Moliere fut delivré de la persécution. Il obtint un ordre du Roi, par écrit, de représenter *Tartuffe*. (1) Les Co-

---

(1) Ce fut en 1669. Moliere présenta au Roi ce troisieme Placet, le 5 Février, jour où l'on reprit *Tartuffe*.

« SIRE, »

« Un fort honnête Médecin (nommé Mauvilain. Voyez la Vie de Moliere, par Voltaire, tome treizieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.), dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet et veut s'obliger, par-devant Notaires, de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grace de Votre Majesté. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandois pas tant, et que je serois satisfait de lui pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grace, SIRE, est un canonicat vacant de votre Chapelle Royale de Vincennes. »

« Oserois-je demander encore cette grace à Votre Majesté, le propre jour de la grande résurrection de *Tartuffe*, ressuscité par vos bontés? Je suis, par cette premiere faveur, reconcilié avec les dévots; et je le serois, par cette seconde, avec les Médecins. C'est

médiens ses camarades voulurent que Moliere eût toute sa vie deux parts dans le gain de la Troupe toutes les fois qu'on joueroit cette Piece. Elle fut représentée trois mois de suite, et durera autant qu'il y aura en France du goût et des hypocrites. »

« Aujourd'hui bien des gens regardent comme une leçon de morale cette même Piece qu'on trouvoit autrefois si scandaleuse. On peut hardiment avancer que les discours de Cléante (scene sixieme du premier acte), dans lesquels la vertu vraie et éclairée est opposée à la dévotion imbécille d'Orgon, sont, à quelques expressions près, le plus fort et le plus élégant sermon que nous ayions en notre langue; et c'est, peut-être, ce qui révolta davantage ceux qui parloient moins bien dans la chaire que Moliere au Théatre.... »

---

pour moi, sans doute, trop de graces à la fois; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour Votre Majesté, et j'attends, avec un peu d'espérance respectueuse, la réponse de mon Placet. »

Moliere obtint le canonicat de Vincennes pour le fils du Médecin Mauvilain, et *Tartuffe* eut le succès le plus décidé, le plus universel et le plus constant.

« Presque tous les caracteres de cette Piece sont originaux : il n'y en a aucun qui ne soit bon, et celui de *Tartuffe* est parfait. On admire la conduite de la Piece, jusqu'au dénouement. On sent combien il est forcé, et combien les louanges du Roi, quoique mal amenées, étoient nécessaires pour soutenir Moliere contre ses ennemis. »

« Dans les premieres représentations l'Imposteur se nommoit *Panulphe*, et ce n'étoit qu'à la derniere scene qu'on apprenoit son véritable nom de *Tartuffe*, sous lequel ses impostures étoient supposées être connues du Roi. A cela près la Piece étoit comme elle est aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait est à ce vers (qui est le second de la septieme scene du troisieme acte, et que dit Tartuffe, en parlant de Damis) :

« O Ciel ! pardonne lui la douleur qu'il me donne !

Il y avoit :

« O Ciel ! pardonne-lui comme je lui pardonne !.... »

« Une lettre qui parut quinze jours après la premiere représentation publique de *L'Imposteur*,

en offrit le tableau le plus fidele et le plus exact à ceux qui, ne l'ayant pas vu, ne pouvoient prononcer sur les idées différentes qu'on vouloit leur donner de l'Ouvrage. Les éloges qu'on y donne à Moliere empêchent de soupçonner qu'il en soit l'Auteur, remarque M. Bret (dans l'Avertissement qu'il a mis au devant de cette Piece, et les observations dont il l'a fait suivre dans son édition de Moliere); mais n'employa-t-il point cet art pour se cacher? Le détail suivi de l'Ouvrage, scene par scene, et sur-tout les idées excellentes sur la Comédie et sur le ridicule qui terminent cette lettre, ne peuvent gueres s'attribuer qu'à lui. Sans cet écrit raisonnable et modéré, on nous diroit, sans doute, que cette Piece a souffert beaucoup de changemens lorsqu'elle a reparu dans la suite; mais il est une preuve, sans réplique, que toutes les corrections se bornent à ce seul vers de la scene septieme du troisieme acte : vers d'une étonnante énergie et qui mettoit le sceau à la scélératesse du personnage, puisqu'intérieurement rempli de fureur et de haine contre le fils d'Orgon, qui vient de le démasquer, il ose charitablement ne de-

mander au Ciel pour ce jeune homme que le pardon qu'il lui accorde lui-même.... »

« La cabale littéraire, ennemie de Moliere, fit les plus grands efforts pour balancer le succès de *Tartuffe* par les représentations de *La Femme Juge et Partie*, Comédie de Montfleury, jouée un mois après sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne. (Voyez le tome quatorzieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.) Avec des armes très-inégales, le combat parut presque douteux, sur-tout lorsque l'on eut étayé cette Comédie gaie, mais peu décente et moins vraisemblable encore, d'une petite Piece satyrique, sous le titre de *La Critique du Tartuffe*. »

« L'Auteur de cette satyre, imprimée à Paris, chez Gabriel Quinet, en 1670, *in-12*, avec privilége, ne se fit pas connoître, et fit bien pour son honneur. La haine et l'envie, ces passions quelquefois heureuses dans l'ardeur qui les excite à nuire, sont sans force dans les esprits médiocres. Les petits ennemis de Moliere, les Devisé, les Chalussay, les Chevalier, les Rochemont, &c., n'avoient rien produit de plus misérable que la Critique de *Tartuffe*. »

« Cette Piece (qui ne fut point représentée,

à ce que l'on croit) est précédée d'une lettre satyrique (en vers) adressée à l'Auteur de la Critique (par un de ses amis), et que quelques Historiens du Théatre, et quelques Journalistes ont citée, mal-à-propos, comme étant un Prologue de la Piece.... »

Nous allons rapporter cette Épître en entier, pour donner une idée de la démence où la haine entraînoit les détracteurs de Moliere.

« J'ai lu, cher Dorilas, la galante maniere
Dont tu veux critiquer et *Tartuffe* et Moliere;
Et, sans t'importuner d'inutiles propos,
Je vais rimer aussi la Critique, en deux mots.
Dès le commencement, une vieille bigotte
Querelle les Acteurs, et sans cesse radotte,
Crie et n'écoute rien, se tourmente sans fruit.
Ensuite une servante y fait autant de bruit,
A son maudit caquet donne libre carriere,
Réprimande son maître et lui rompt en visiere,
L'étourdit, l'interrompt, parle, sans se lasser.
Un bon coup suffiroit pour la faire cesser;
Mais on s'apperçoit bien que son maître, par feinte,
Attend pour la frapper qu'elle soit hors d'atteinte.
Surtout, peut-on souffrir l'homme aux *réalités*, (1)
Qui, pour se faire aimer, dit cent impiétés ?

(1) Tartuffe, dans la scene cinquieme du quatrieme acte.

Débaucher une femme et coucher avec elle,
Chez ce galant bigot est une bagatelle.
A l'entendre, le Ciel permet tous les plaisirs:
Il en sait disposer au gré de ses desirs,
Et, quoi qu'il puisse faire, il se le rend traitable.
Pendant ces beaux discours, Orgon, sous une table,
Incrédule toujours, pour être convaincu,
Semble attendre en repos qu'on le fasse cocu.
Il se détrompe, enfin, et comprend sa disgrace,
Déteste le Tartuffe, et, pour jamais, le chasse.
Après que l'imposteur a fait voir son courroux,
Après qu'on a juré de le rouer de coups,
Et d'autres incidens de cette même espece,
Le cinquieme acte vient. Il faut finir la Piece.
Moliere la finit, et nous fait avouer
Qu'il en tranche le nœud, qu'il n'a su dénouer.
Moliere plaît assez; son génie est folâtre:
Il a quelques talens pour le jeu de Théatre,
Et, pour en bien parler, c'est un bouffon plaisant,
Qui divertit le monde, en le contrefaisant.
Ses grimaces souvent causent quelques surprises;
Toutes ses Pieces sont d'agréables sottises.
Il est mauvais Poëte, et bon Comédien.
Il fait rire; et, de vrai, c'est tout ce qu'il fait bien.
Moliere à son bonheur doit tous ses avantages;
C'est son bonheur qui fait le prix de ses Ouvrages.
Je sais que le *Tartuffe* a passé son espoir,
Que tout Paris, en foule, a couru pour le voir;
Mais, avec tout cela, quand on l'a vu paroître,
On l'a tant applaudi, faute de le connoître.

Un si fameux succès ne lui fut jamais dû,
Et s'il a réussi c'est qu'on l'a défendu. »

« Pradon et sa secte étoient bien dignes d'imiter cette tournure dans le Sonnet contre la *Phedre* de Racine, en 1677, dit encore M. Bret. Ne pourroit-on pas même conjecturer que cette Épître est de la même fabrique ? Au reste, quel qu'en soit l'Auteur, il falloit que la passion l'aveuglât étrangement pour ne lui pas faire trouver le rôle de Madame Pernelle un des plus heureux du Théatre.... »

« A l'égard de la Comédie critique, c'est un froid tissu de scenes sans invention, sans sel et sans gaieté. On y suit servilement la marche de la Piece critiquée. Il est difficile, sur-tout, de concevoir qu'on ait pu revêtir cette Piece d'un Privilége, puisqu'on ne nous permettroit pas aujourd'hui de transcrire les indécentes grossiéretés qui s'y trouvent. C'est cependant l'insipide Auteur de cette rapsodie qui, dans sa scene dixieme, ose juger Moliere, et en parler ainsi :

« . . . .
Il ravale la scene au gré des ignorans.
Son esprit est si haut branché dans ce qu'il pense,

Qu'il ne descend jamais jusqu'à la vraisemblance.

. . . .

C'est pour lui de l'hébreu que finir un Ouvrage, &c. »

« Après l'idée qu'on vient de donner de cette Critique, de quoi peut-on s'étonner aujourd'hui dans ce genre-là, et quel Auteur critiqué osera se plaindre ? »

« Ce qu'on dit tous les jours, ce qu'on écrit encore sur le dénouement de *Tartuffe*, est une tradition de cette misérable Critique. L'Auteur ne mérite personnellement aucune réponse ; mais on en doit à ses échos, pour en arrêter, s'il se peut, la fatigante répétition. »

« Le fondateur des mœurs théatrales avoit dû sentir que son faux dévot devoit être puni, avec éclat, à la fin de son Ouvrage ; et les moyens qu'il employa pour parvenir à cet objet sont autant le fruit de son génie que tous les autres ressorts de sa fable dramatique. »

« Si l'ingratitude monstrueuse s'étoit développée par des voies ordinaires, il eût été impraticable de le punir autrement que par le mépris de ceux qu'il auroit abusés, ou, tout au plus, par la perte des avantages qu'il auroit cherché à se

procurer ; dénouement imparfait et commun, qui n'auroit suffi, ni pour le Spectateur indigné, ni pour un génie de la trempe de celui de Moliere. »

« Mais en supposant, avec habileté, que le bonhomme Orgon est coupable, à la rigueur, envers son Prince, d'une sorte de crime d'État, par le mystere qu'il fait de quelques papiers appartenans à un de ses amis disgraciés, Moliere trouve un moyen naturel d'attirer le Prince même au dénouement des faits, et de conduire Tartuffe à une punition plus exemplaire, et, conséquemment, plus utile. »

« Orgon a eu l'imbécillité de confier son secret au faux dévot, qui, par un motif de conscience, s'est fait remettre la cassette des papiers, afin qu'en cas de poursuite *Orgon pût, en pleine sûreté, faire des sermens contre la vérité* (scene premiere du cinquieme acte). »

« Le trait de restriction mentale, et plusieurs autres de cette espece, répandus dans la Piece, nous apprennent que les véritables ennemis de la Piece étoient d'une secte redoutable, dont l'ambition, le manége et l'intrigue dans les Cours avoient

avoient si fort élevé le crédit, qu'il a plié depuis sous son propre poids. (Les Jésuites.) »

« Ce monstre de Tartuffe va lui-même au pied du trône solliciter la ruine de son bienfaiteur. Dès-lors c'est de la décision du Prince que dépendent les événemens. »

« Tartuffe est déja connu du Monarque, sous un autre nom, comme un fourbe insigne. Orgon, au contraire, a *rendu des services à son maître dans des tems de troubles* (scene seconde du premier acte). La clémence du Prince à son égard est donc aussi naturelle que son intervention étoit nécessaire ? Tout est donc convenable et vrai dans le dénouement de *Tartuffe ?* »

« Quelle intéressante leçon Moliere ne donnoit-il pas aux Rois en les appelant à l'honneur de punir des vices contre lesquels aucune loi positive n'a secondé la haine et le mépris qu'ils inspirent ? Tels sont l'ingratitude et l'hypocrisie. »

« Il couvroit de gloire son protecteur en lui supposant la sagesse, le courage et la fermeté qu'il faut pour sévir contre un homme dont le caractere funeste n'a que trop souvent un appui difficile à vaincre. »

« Il faut en convenir, la donation faite à Tartuffe, et ce qui en est la suite, ne valent rien dans la regle étroite. Moliere le savoit. *Son procédé détruit la vertu du contrat*, dit-il (scene cinquieme du cinquieme acte); mais c'est encore à cette occasion que, loin de le blâmer, il faut le louer de l'intervention du Prince, qui, pour prix de la délation de Tartuffe, pouvoit avoir validé l'acte dont il étoit porteur. »

« Dès-lors les alarmes de Madame Pernelle et de son fils sont fondées, et Moliere en cet endroit emploie, avec raison, le sublime de son art en poussant les craintes de cette foible mere et d'Orgon aussi loin qu'elles peuvent aller ; mais sur-tout en laissant croire à Tartuffe que l'ordre apporté par l'Exempt dont il est suivi est décerné contre son bienfaiteur, tandis qu'il en va devenir l'objet, pour effrayer ses semblables, et pour remplir de joie tous ceux qu'avoit fait frémir l'apparence de son succès. »

« On a donc eu tort de dire jusqu'à présent que le dénouement de *Tartuffe* étoit mauvais. On peut en trouver de foibles dans Moliere, lorsque l'imitation des anciens le jette dans l'espece de

fables qu'ils avoient adoptées ; mais toutes les fois qu'il invente son sujet, c'est la vérité, c'est la nature qui le conduisent. »

« Ce qu'on auroit pu remarquer, c'est que ce dénouement est, dans quelques endroits, moins bien écrit que le reste de l'Ouvrage, où Moliere est souvent égal, et quelquefois supérieur à Despréaux, même par rapport aux vers. Il s'en étoit apperçu, puisqu'il permit qu'on y fit de son tems quelques retranchemens, qui ont été marqués dans une édition de Paris 1682, chez Denis Thierry, *in*-12.... »

« Un des meilleurs juges des Arts, l'Abbé Dubos, se souvenoit d'avoir lu que Moliere devoit au Théatre Italien la fable de son *Tartuffe*. Voici comme dans ses *Réflexions critiques sur la Poésie et la Peinture*, tome second, page 438, il justifie Moliere à cet égard. »

« *Nous avons une Comédie Italienne, intitulée* Don Pilone. Il don Pilone, overo il Bacchetone falso, Commedia tratta nuovamente dal Francese, in Luca, l'anno 1711, *que M. Gigli, son Auteur, dit avoir tirée du* Tartuffe *de Moliere. Pour le dire, en passant, comme M. Gigli ne*

fait pas mention, dans la Préface, de ce qu'il me souvient d'avoir lu autrefois dans quelque Mémoire, que le Tartuffe *étoit originairement une Comédie Italienne, et que Moliere n'avoit fait que l'accommoder à notre Théatre, on peut bien en douter.* »

« Ajoutons, continue M. Bret, à ce motif d'incertitude le silence des ennemis de Moliere sur ce point, lors de la grande persécution de *Tartuffe*; celui des Italiens mêmes qui, au lieu de bâtir leur farce indécente de *Scaramouche Hermite*, n'auroient pas manqué de jouer leur *Dottor Bacchetone*, s'il eut existé alors; le défaut d'indication d'année dans l'impression de cette Farce, attribuée à Bonvicin Gioanelli; et nous serons étonnés que l'Auteur du *Dictionnaire des Théatres de Paris* (Léris) affirme hardiment, page 418, qu'on jouoit en Italie la Piece en question *plus de cent ans avant Tartuffe*; et surtout que Riccoboni, dans ses *Observations sur la Comédie et sur le génie de Moliere*, page 147, l'ait citée comme *un canevas très-ancien dont Moliere a beaucoup profité*. Léris dit, de plus, qu'on trouve dans cette Farce *le caractere, les actions et les principaux discours de Tartuffe*; et on ne

trouve ni caractere, ni action, ni discours dans le *Dottor Bacchetone.* «

« Nous avons lu, avec autant d'attention que de dégoût, cette Farce insipide, écrite barbarement, en jargon Polonois, Vénitien et Bergamasque, sans situations, sans art et sans gaieté. Il s'y trouve un personnage qui s'appelle *Flipotta*, et quelques traits qui ont des rapports avec *Tartuffe*; mais il faut remarquer que le nom de *Flipotta* n'est pas de ceux dont les Italiens fassent usage, et qu'il ne se trouve point dans le *Dictionnaire de Veneroni.* La Farce du *Dottor Bacchetone* est-elle antérieure à *Tartuffe*? C'est un point de fait que personne n'a examiné avec attention, et qui ne peut se décider que par l'Histoire du Théatre Italien. »

« Léone Alacci, savant Bibliothécaire du Vatican, et qui est mort en 1669, nous a laissé une *Dramaturgie*, augmentée, depuis, par Cendoni, Vénitien, et par le célebre Apostolo Zenò. C'est un Catalogue des Pieces connues jusqu'en 1755, qui est la date de l'impression de cette Dramaturgie, petit *in*-4°., que nous avons sous les yeux. »

« On n'y trouve à la lettre B qu'une Piece intitulée *Bacchetona*, intermede, imprimé à Florence en 1720, qui n'a point de rapport avec la Farce que nous cherchions ; en sorte que notre indécision est d'abord restée la même. »

« La Table des Auteurs, qui est à la suite de cette nomenclature, nous a heureusement été plus utile. A l'article Bonvicin Gioanelli, désigné Auteur du *Dottor Bacchetone*, nous avons vu les pages auxquelles il falloit recourir pour y trouver les Comédies de cet Ecrivain. Elles ne sont qu'au nombre de quatre : *Arlecchino finto Bassa d'Algeri*, Arlequin cru Bassa d'Alger, page 111, sans indication d'année ; *Il Pantalon bullo*, Pantalon idiot, à Venise, en 1693, page 596 ; *Prodigalità di Arlecchino Mercante*, Arlequin Marchand prodigue, à Venise, sans année, page 647 ; et enfin, page 841, *Amalato imaginario sotto la cura del Dottor Purgon*, le Malade imaginaire, sous la garde du Docteur Purgon ; à Venise, encore sans date. »

« Cette derniere Comédie du Docteur Bonvicin Gioanelli leve toute difficulté, puisqu'elle nous offre cet Auteur Italien se traînant encore

sur les dernieres traces de Moliere, et travestissant *Le Malade imaginaire*, selon l'usage de son pays, pour le lui rendre propre. Nous venons de voir, d'ailleurs, une Comédie de cet Écrivain, datée de 1693, vingt ans après la mort de Moliere, tandis qu'on a écrit que son *Dottor Bacchetone* se jouoit cent ans avant *Tartuffe*. »

« Riccoboni, dans ses *Observations sur la Comédie et sur le génie de Moliere*, cite aussi *La Prodigalità di Arlecchino Mercante*, comme une des sources de *Tartuffe*; mais il en change le titre, en l'appelant *Arlecchino Mercante prodigo*. »

« Pourquoi le *Dottor Bacchetone*, imprimé sous le nom de Bonvicin Gioanelli, ne se trouve-t-il pas dans la Dramaturgie Italienne au nombre des Pieces de cet Auteur? C'est qu'un Auteur Italien, sans mérite comme celui-ci, peut avoir fait hors de son pays un Ouvrage qui n'y soit jamais connu. M. Goldoni, lui-même, si supérieur à Bonvicin, mais habitué parmi nous aujourd'hui, peut y composer telle Comédie qu'ignorent les Écrivains de sa Nation. »

« Le *Dottor Bacchetone* est donc évidemment, ainsi que l'*Amalato imaginario*, une caricature

Italienne, d'après Moliere, et ne devoit pas être regardé comme l'original de *Tartuffe* par Léris, et moins encore par Riccoboni, Italien, qui devoit être plus en état qu'un autre de venger Moliere d'un soupçon si mal fondé. »

« S'il étoit difficile de concevoir que Moliere eût tiré son *Imposteur* de cette misérable Piece, comment comprendre que Gioanelli, ayant *Tartuffe* sous les yeux, ne soit parvenu qu'à en extraire la plus insipide des farces ? Ajoutons que dans un Ouvrage du commencement de ce siecle, cité par Bayle, et dans lequel on parle des différentes Pieces Italiennes que Moliere a imitées, on n'y voit pas un mot du *Dottor Bacchetone ;* mais qu'à l'égard de *Tartuffe*, on y parle d'une Piece intitulée *Bernagasse*, aussi méconnue des Auteurs Italiens qui ont écrit sur leur Théatre, que les Farces qu'ont citées Riccoboni et Léris. Il faut estimer et aimer Moliere autant que je l'aime et l'estime, pour concevoir la joie que j'ai ressentie à découvrir le premier l'injure que l'on faisoit à ce pere de la scene françoise. »

« J'espere qu'il ne sera plus question de cette misérable anecdote, si long-tems conservée contre

Moliere.... On ne sauroit trop s'étonner des sottes impostures que l'envie seme contre les grands Hommes, et du peu de soin qu'apportent les faiseurs de Recueils à vérifier et à peser les faits qu'ils y font entrer.... »

Tartuffe fut attaqué de toutes manieres, et toujours aussi faussement des unes que des autres. Dès que les trois premiers actes de cette Comédie eurent paru dans *Les plaisirs de l'Isle enchantée*, « l'Auteur pusillanime de la description de cette fête, continue M. Bret, apprit au public que *le Roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du Ciel et ceux qu'une vaine ostentation des bonnes œuvres n'empêche pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la Religion eut de la peine à souffrir cette ressemblance du vice et de la vertu, et que, sans douter des bonnes intentions de l'Auteur, il défendit cette Comédie pour le public, jusqu'à ce qu'elle fût entiérement achevée et examinée par des personnes capables d'en juger, pour n'en pas laisser abuser à d'autres moins capables d'en faire un juste discernement.* Une pareille annonce ne put être dictée que par la

traits si naturels et si forts qu'à peine se pardonna-t-il d'avoir terminé le tableau qu'elle venoit d'esquisser à ses yeux. Moliere étoit trop modeste, sans doute; mais Ninon Lenclos, à certains égards, avoit une ame presqu'égale à la sienne, et le faux, en tout genre, étoit leur supplice commun.... »

« On a ignoré long-tems où Moliere avoit puisé le nom de *Tartuffe*, qui a fait un synonyme de plus dans notre langue aux mots *hypo-*

l'une chez Ninon Lenclos, et l'autre chez un faux dévot. A son retour, il trouva chez Ninon sa cassette en fort bon état, et même avec plus d'argent qu'il n'en avoit laissé, parce que les especes avoient augmenté pendant son absence. Il prétendit qu'au moins le surplus appartenoit, de droit, à la dépositaire. Ninon ne lui répondit qu'en le menaçant de faire jetter la cassette par les fenêtres. Le dévot s'y prit d'une autre façon. Il dit qu'il avoit employé le dépôt en œuvres pies, et qu'il avoit préféré le salut de l'ame de Gourville à un argent qui sûrement l'auroit damné. »

Telle est, à-peu-près, la maniere dont racontent ce fait Voltaire, dans sa *Vie de Ninon Lenclos*, et l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*.

crite,

crite, *faux dévot*, dit encore M. Bret, dans les Observations qu'il a mises à la suite de cette Comédie. Voici ce que la tradition nous apprend à cet égard. Plein de cet Ouvrage qu'il méditoit, Moliere se trouva un jour chez le Nonce du Pape avec plusieurs personnes, dont un Marchand de Truffes vint, par hasard, animer les physionomies béates et contrites. *Tartuffoli*, *Signor Nuntio*, *Tartuffoli* ! s'écrioient les courtisans de l'Envoyé de Rome, en lui présentant les plus belles. Attentif à ce tableau, qui peut-être lui fournit encore d'autres traits, il conçut alors le nom de son imposteur d'après le mot de *Tartuffoli*, qui avoit fait une si vive impression sur tous les acteurs de la scene. »

« L'Abbé de Choisi, dans ses *Mémoires*, pages 102 et 103 du tome second, raconte que *l'Abbé de Cosnac, qui fut depuis Evêque de Valence, et M. de Guilleragues, tous les deux de la société du Prince de Conti, ne pouvoient souffrir l'Abbé de Roquette, qui devint depuis Evêque d'Autun, et qui s'étoit rendu le flatteur de ce Prince; qu'ils écrivirent exactement tout ce qu'ils avoient vu faire à l'Abbé de Roquette, et que le portrait étant*

achevé, M. de Guilleragues alla le porter à son ami Moliere, qui dessina d'après celui de Tartuffe. On cite à l'appui de cette anecdote une lettre de J. B. Rousseau, adressée à Brossette, en 1718, où l'on voit qu'il se rappelle *d'avoir entendu dire que l'aventure de Tartuffe se passa chez la Duchesse de Longueville, sœur du Prince de Conti*, et une lettre de Madame de Sévigné, du 12 Avril 1680, où se trouve ce passage : *Nous attendons ce que la Providence a ordonné. Vraiment, elle voulut hier que M. d'Autun fît aux grandes Carmélites l'oraison funebre de Madame de Longueville, avec toute la capacité, toute la grace et toute l'habileté dont un homme puisse être capable. Ce n'étoit point un Tartuffe, ce n'étoit point un Patelin ; c'étoit un homme de conséquence....* Il y a grande apparence que la Duchesse de Longueville avoit été l'*Elmire* peinte par Moliere, puisque Madame de Sévigné regardoit comme un des prodiges de la Providence que l'Évêque d'Autun eût été choisi pour prononcer l'oraison funebre de cette Princesse ; ce qui n'auroit rien eu d'extraordinaire s'il ne s'étoit rien passé entre elle et lui. »

« Plusieurs personnes ont entendu raconter à

l'Abbé d'Olivet que Louis XIV, marchant vers la Lorraine, sur la fin de l'été de 1662, et s'étant accoutumé dans ses premieres campagnes à ne faire qu'un repas le soir, alloit se mettre à table, la veille de Saint-Laurent, lorsqu'il conseilla à l'Évêque de Rodez, qui avoit été son Précepteur, et qui le suivoit dans ce voyage, d'en aller faire autant. Le Prélat, avant de se retirer, lui fit observer, peut-être avec trop d'affectation, qu'il n'avoit qu'une collation légere à faire, un jour de vigile et de jeûne. Cette réponse ayant excité de la part de quelqu'un un rire qui, quoique retenu, n'avoit point échappé à Louis XIV, il voulut en savoir le motif. Le rieur répondit au Roi qu'il pouvoit se tranquilliser sur le compte de son Précepteur, et lui fit un détail exact de son dîner, dont il avoit été le témoin. A chaque mets exquis et recherché que le conteur faisoit passer sur la table de l'Évêque, Louis XIV s'écrioit : *Le pauvre homme !* et chaque fois il assaisonnoit ce mot d'un ton de voix différent, qui le rendoit extrêmement plaisant. »

« Moliere, en qualité de Valet-de-Chambre,

avoit fait ce voyage. Il fut témoin de cette scene ; et comme il travailloit alors à son *Imposteur*, il en fit l'heureux usage que nous voyons (scene cinquieme du premier acte). »

« Louis XIV, en écoutant, l'année suivante, les trois premiers actes de *Tartuffe*, ne se rappeloit point la part qu'il avoit à cette scene. Moliere l'en fit ressouvenir, et ne lui déplut pas. Qui sait si ce fait qui associoit, pour ainsi dire, le Prince et le Poëte, ne contribua pas à sauver ce chef-d'œuvre de l'oubli dans lequel une cabale puissante s'efforça, pendant quelques années, de le faire tomber ? »

Outre le Curé qui avoit fait un livre contre *Tartuffe*, et dont Moliere parle dans son premier Placet au Roi, cette Piece fut l'objet d'un nombre infini de pieux libelles, dans lesquels on traitoit son Auteur de *scélérat*, *d'athée à brûler*. « On composa même des écrits infâmes et séditieux dont on essaya de le faire passer pour l'auteur, continue M. Bret ; et tous les esprits foibles, attirés dans cette conjuration mystique, rendirent le nombre des ennemis de Moliere si considérable qu'il eut besoin, pour n'en être pas

accablé, de toute l'estime dont ses talens et sa conduite le faisoient jouir à la Cour et chez tous les honnêtes gens de la Ville. »

Baillet, dans ses *Jugemens des Savans*, tome neuvieme, pages 123 et 124, La Bruyere, dans ses *Caracteres*, chapitre *de la Mode*, se réunirent à la cabale contre *Tartuffe*; et il n'y eut pas jusqu'au Pere Bourdaloue qui, remplissant la chaire de vérité, ne fit une sortie véhémente contre cette Comédie, dans son Sermon du septieme Dimanche d'après Pâques. « Mais, observe M. Bret, on voit évidemment que l'éloquent Bourdaloue ne connoissoit pas l'Ouvrage contre lequel il s'élevoit. Occupé des saints travaux d'un ministere dans lequel il eut souvent la force de Démosthène, il s'en étoit rapporté sur la Comédie de Moliere aux cris et aux déclamations d'une cabale qui l'avoit rempli de son zele amer, et qui faisoit servir ses talens supérieurs à protéger et à défendre publiquement une charlatanerie qu'il n'avoit pas.... »

« On connoît une Comédie de l'Arétin, intitulée *L'Hypocrite* (*L'Ipocrito*, 1542). A une réimpression de cet Ouvrage, on changea ce

titre, et on supprima le nom de cet Auteur, qui faisoit tort à tout Ouvrage où il se trouvoit. Cette Comédie porte dans cette nouvelle édition le titre de *Il finto :* elle n'a aucun rapport avec *Tartuffe.* L'hypocrite de l'Arétin est un parasite intrigant, qui a toujours à la bouche le mot de charité, au point qu'un des Acteurs de la Piece croit qu'il la demande. Il mêle souvent à ses propos des mots tirés des Pseaumes de David ; mais il n'agit point en hypocrite ; il ne trompe, il ne séduit personne, dans une intrigue dont le fond principal est tiré des *Ménechmes* de Plaute, et dans laquelle il ne joue aucun personnage essentiel. Une des meilleures maximes de cet hypocrite de l'Arétin est celle-ci : *Chi non sa fingere ; non sa vivere, perocche la simulazione è uno scudo che spunta ogni arme, anzi una arma che spezza ogni scudo.* C'est ne savoir pas vivre que de ne savoir pas feindre. La dissimulation est un bouclier qui repousse toutes les armes, et une arme qui perce tous les boucliers. »

A la premiere représentation de *Tartuffe* les principaux rôles de cette Piece furent distribués de cette maniere. Celui d'Orgon fut joué par

Moliere, et celui d'Elmire par sa femme; mais comme rien de ce qui pouvoit contribuer à rendre l'imitation vraie et sensible n'échappoit à Moliere, s'étant apperçu que sa femme étoit trop parée, il l'obligea à changer d'habit, parce que la parure ne convenoit pas à Elmire convalescente. Les rôles de Cléante, de Damis, de Valere, de Tartuffe, furent remplis par La Thorilliere, Hubert, La Grange et Du Croisy; et ceux de Madame Pernelle, Mariane et Dorine, par Béjart (en femme), Mademoiselle de Brie et Mademoiselle Béjart.

« Des Acteurs de Province jouoient dans une Ville dont l'Évêque, qui les avoit soufferts, étoit mort depuis peu de tems. Son successeur, moins favorable au Théatre, donna ordre que les Comédiens sortissent de la Ville avant qu'il y fît son entrée. Ils jouerent encore la veille de son arrivée; et comme s'ils eussent dû paroître encore le lendemain, l'un d'entr'eux vint annoncer et dit : *Messieurs, vous aurez demain le Tartuffe.* » *Anecdotes Dramatiques* de l'Abbé de La Porte.

« La premiere Comédie que vit à Paris le

célebre Piron, fut *Tartuffe*. Son admiration alloit jusqu'à l'extase. A la fin de la Piece ses transports de joie augmentant encore, ses voisins lui en demanderent la raison : *Ah! Messieurs*, s'écria-t-il, *si cet Ouvrage n'étoit pas fait, il ne se feroit jamais!* » *Ibidem.*

TARTUFFE,

OU

L'IMPOSTEUR,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE MOLIERE;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, au Théatre du Palais-Royal, le 5 Août 1667.

PERSONNAGES.

ORGON.

Madame PERNELLE, mere d'Orgon.

ELMIRE, femme d'Orgon.

DAMIS, fils d'Orgon.

MARIANE, fille d'Orgon.

VALERE, amant de Mariane.

CLÉANTE, beau-frere d'Orgon.

TARTUFFE, faux dévot.

DORINE, suivante de Mariane.

FLIPOTE, servante de Madame Pernelle.

M. LOYAL, Sergent.

UN EXEMPT.

La Scene est à Paris, dans la maison d'Orgon.

TARTUFFE,

OU

L'IMPOSTEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE, FLIPOTE.

Madame PERNELLE, *à Flipote.*

ALLONS, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

Madame PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez. Ne venez pas plus loin;
Ce sont toutes façons, dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous l'on s'acquitte.
Mais, ma mere, d'où vient que vous sortez si vîte ?

Madame PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée;
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée:
On n'y respecte rien, chacun y parle haut;
Et c'est, tout justement, la Cour du Roi Pétaut.

DORINE.

Si....

Madame PERNELLE, *l'interrompant.*

Vous êtes, ma mie, une fille suivante,
Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente;
Vous vous mêlez, sur tout, de dire votre avis.

DAMIS.

Mais....

Madame PERNELLE, *l'interrompant.*

Vous êtes un sot, en trois lettres, mon fils;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mere,
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre pere,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois....

Madame PERNELLE, *l'interrompant.*

Mon Dieu, sa sœur, vous faites la discrette,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette !

Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
Et vous menez, sous cape, un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mere....

Madame PERNELLE, *l'interrompant.*

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite, en tout, est tout-à-fait mauvaise.
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux;
Et leur défunte mere en usoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépensiere; et cet état me blesse
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une Princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE.

Mais, Madame, après tout...

Madame PERNELLE, *l'interrompant.*

Pour vous, Monsieur, son frere,
Je vous estime fort, vous aime et vous révere;
Mais, enfin, si j'étois de mon fils, son époux,
Je vous prirois bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc, mais c'est là mon humeur
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS.

Votre Monsieur Tartuffe est bienheureux, sans doute.

Madame PERNELLE, *l'interrompant.*

C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute;

Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique;
Et que nous ne puissions à rien nous divertir
Si ce beau Monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE.

S'il le faut écouter, et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes;
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

Madame PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire;
Et mon fils à l'aimer vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mere? il n'est pere, ni rien,
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien.
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte.
Sur ces façons de faire à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE, *à Madame Pernelle.*

Certes! c'est une chose aussi qui scandalise
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise;
Qu'un gueux qui quand il vint n'avoit pas de souliers,
Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,
En vienne jusques-là que de se méconnoître,
De contrarier tout, et de faire le maître.

Madame PERNELLE.

Eh! merci de ma vie, il en iroit bien mieux
Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux!

DORINE.

Il passe pour un Saint dans votre fantaisie;
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie!

Madame PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fîrois, moi, que sur un bon garant.

Madame PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui; mais pourquoi, surtout depuis un certain tems,
Ne sauroit-il souffrir qu'aucun hante céans?
En quoi blesse le Ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous?...

(*Montrant Elmire.*)

Je crois que de Madame il est, ma foi! jaloux.

Madame PERNELLE.

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,

Des carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien ;
Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

CLÉANTE.

Eh ! voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause?
Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose
Si pour les sots discours où l'on peut être mis
Il falloit renoncer à ses meilleurs amis !
Et, quand même on pourroit se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ?
Contre la médisance il n'est point de rempart.
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard ;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE, *à Madame Pernelle.*

Daphné, notre voisine, et son petit époux
Ne seroient-ils pas ceux qui parlent mal de nous ?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
Sont toujours sur autrui les premiers à médire,
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle, avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie.
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs ;
Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence,

Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

Madame PERNELLE.

Tous ces raisonnemens ne font rien à l'affaire.
On sait qu'Orante mene une vie exemplaire:
Tous ses soins vont au Ciel; et j'ai su, par des gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple est admirable, et cette Dame est bonne!
Il est vrai qu'elle vit en austere personne;
Mais l'âge dans son ame a mis ce zele ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages;
Mais voyant de ses yeux tous les brillans baisser,
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer,
Et du voile pompeux d'une haute sagesse,
De ses attraits usés déguiser la foiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du tems:
Il leur est dur de voir déserter les galans.
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
Ne voit d'autres recours que le métier de prude;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose, et ne pardonne à rien.
Hautement, d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne sauroit souffrir qu'un autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs desirs.

Madame PERNELLE, *à Elmire.*

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire.

Ma bru ? L'on est, chez vous, contrainte de se taire....

(*Montrant Dorine.*)

Car Madame à jaser tient le dé tout le jour ;
Mais, enfin, je prétends discourir à mon tour.
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage ;
Que le Ciel, au besoin, l'a céans envoyé,
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé ;
Que, pour votre salut, vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations
Sont du malin esprit toutes inventions.
Là jamais on n'entend de pieuses paroles ;
Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles :
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées.
Mille caquets divers s'y font en moins de rien ;
Et comme l'autre jour un Docteur dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille, et tout du long de l'aune ;
Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea....

(*Montrant Cléante, qui rit.*)

Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déja ?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,

(*A Elmire.*)

Et sans .. Adieu, ma bru. Je ne veux plus rien dire.
Sachez que pour céans j'en rabats de moitié ;
Et qu'il fera beau tems quand j'y mettrai le pié....

(A Flipote, en lui donnant un soufflet.)

Allons, vous; vous rêvez et bâillez aux corneilles!...
Jour de Dieu! je saurai vous frotter les oreilles
Marchons, gaupe! marchons.

(Elle sort, avec Flipote; et Elmire, Mariane et Damis vont la reconduire jusqu'en dehors de la maison.)

SCENE II.

CLÉANTE, DORINE.

CLÉANTE.

Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vînt encor me quereller....
Que cette bonne femme....

DORINE, *l'interrompant.*

Ah! certes, c'est dommage
Qu'elle ne vous ouît tenir un tel langage!
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLÉANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée!
Et que de son Tartuffe elle paroît coîffée!

DORINE.

Oh! vraiment, tout cela n'est rien au prix du fils;
Et si vous l'aviez vu vous diriez: « c'est bien pis! »

Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage,
Et, pour servir son Prince, il montra du courage;
Mais il est devenu comme un homme hébété,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté.
Il l'appelle son frere, et l'aime, dans son ame,
Cent fois plus qu'il ne fait mere, fils, fille et femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent.
Il le choie, il l'embrasse; et pour une maîtresse
On ne sauroit, je pense, avoir plus de tendresse.
A table au plus haut bout il veut qu'il soit assis;
Avec joie il l'y voit manger autant que six.
Les bons morceaux de tout il faut qu'on les lui cede;
Et s'il vient à roter, il lui dit: «Dieu vous aide!»
Enfin il en est fou; c'est son tout, son héros:
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos;
Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.
Lui, qui connoît sa dupe, et qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés, a l'art de l'éblouir;
Son cagotisme en tire, à toute heure, des sommes
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon;
Il vient nous sermoner, avec des yeux farouches,
Et jetter nos rubans, notre rouge et nos mouches.
Le traître! l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une Fleur des Saints,
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté les parures du Diable.

SCENE III

SCENE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLÉANTE, DORINE.

ELMIRE, *à Cléante.*

Vous êtes bien heureux de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu . . . .
Mais j'ai vu mon mari ; comme il ne m'a point vue,
Je veux aller là-haut attendre sa venue.

CLÉANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement ;
Et je vais lui donner le bon jour seulement.

(*Elmire et Mariane passent dans une autre piece de l'intérieur de la maison.*)

SCENE IV.

CLÉANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS, *à Cléante.*

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
Qu'il oblige mon pere à des détours si grands ;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends ?
Si même ardeur enflamme et ma sœur et Valere,

La sœur de cet ami, vous le savez ? m'est chere ;
Et s'il falloit....

DORINE, *l'interrompant, en appercevant entrer Orgon.*

Il entre.

(*Damis rentre dans l'intérieur de la maison.*)

SCENE V.

ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORGON, *à Cléante.*

AH ! mon frere, bon jour !

CLÉANTE.

Je sortois, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie ?

ORGON, *à Dorine.*

(*A Cléante.*)

Dorine.... Mon beau-frere, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici ?....

(*A Dorine.*)

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte ?
Qu'est-ce qu'on fait céans ? Comme est-ce qu'on s'y porte ?

DORINE.

Madame eut avant-hier la fievre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Tartuffe ? Il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put au souper toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle !

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle ;
Et, fort dévotement, il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

La nuit se passa toute entiere
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupiere ;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et, jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre, au sortir de la table ;

Et, dans son lit, bien chaud, il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussi-tôt.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut,
Et, contre tous les maux fortifiant son ame,
Pour réparer le sang qu'avoit perdu Madame,
But, à son déjeûné, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin,
Et je vais à Madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

A votre nez, mon frere, elle se rit de vous;
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai, tout franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toutes choses pour lui?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misere,
Vous en veniez au point....

ORGON, *l'interrompant.*

Halte-là, mon beau-frere,
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez!

CLÉANTE.

Je ne le connois pas, puisque vous le voulez;
Mais, enfin, pour savoir quel homme ce peut être....

ORGON, *l'interrompant.*

Mon frere, vous seriez charmé de le connoître,
Et vos ravissemens ne prendroient point de fin.
C'est un homme... qui... *ah!*... un homme... un homme enfin....
Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien:
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien.

De toutes amitiés il détache mon ame;
Et je verrois mourir, frere, enfans, mere et femme,
Que je m'en soucîrois autant que de cela.

(*Faisant un geste de dédain*)

CLÉANTE.

Les sentimens humains, mon frere, que voilà!

ORGON.

Ah! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venoit, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'assemblée entiere,
Par l'ardeur dont au Ciel il poussoit sa priere:
Il faisoit des soupirs, de grands élancemens,
Et baisoit humblement la terre à tous momens;
Et lorsque je sortois il me devançoit vîte,
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence, et de ce qu'il étoit,
Je lui faisois des dons; mais, avec modestie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie:
« C'est trop, me disoit-il, c'est trop de la moitié;
» Je ne mérite pas de vous faire pitié. »
Et, quand je refusois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.
Enfin le Ciel chez moi me le fit retirer,
Et, depuis ce tems-là, tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même,
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême.
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,

Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zele?
Il s'impute à péché la moindre bagatelle:
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusques-là qu'il se vint, l'autre jour, accuser
D'avoir pris une puce, en faisant sa priere,
Et de l'avoir tuée avec trop de colere!

CLÉANTE.

Parbleu! vous êtes fou, mon frere, que je croi?
Avec de tels discours, vous moquez-vous de moi?
Eh! que prétendez-vous? Que tout ce badinage....

ORGON, *l'interrompant.*

Mon frere, ce discours sent le libertinage:
Vous en êtes un peu dans votre ame entiché;
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire!

CLÉANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire.
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées
N'a ni respect, ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je sais comme je parle, et le Ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves.
Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves;
Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.

Eh quoi ! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion ?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage?
Égaler l'artifice et la sincérité?
Confondre l'apparence avec la vérité?
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnoie à l'égal de la bonne?
Les hommes, la plupart, sont étrangement faits
Dans la juste nature on ne les voit jamais.
La raison a pour eux des bornes trop petites,
En chaque caractere ils passent ses limites;
Et la plus noble chose ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit, en passant, mon beau-frere.

ORGON.

Oui, vous êtes, sans doute, un Docteur qu'on révere
Tout le savoir du monde est chez vous retiré !
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé;
Un Oracle, un Caton, dans le siecle où nous sommes,
Et, près de vous, ce sont des sots que tous les hommes!

CLÉANTE.

Je ne suis point, mon frere, un Docteur révéré,
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré;
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux avec le vrai faire la différence;
Et, comme je ne vois nul genre de héros
Qui soit plus à priser que les parfaits dévots,
une chose au monde et plus noble et plus belle
la sainte ferveur d'un véritable zele,

Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zele spécieux;
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilége et trompeuse grimace
Abuse impunément, et se joue à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré:
Ces gens qui, par une ame à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités,
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du Ciel courir à leur fortune;
Qui, brûlans et prians, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la Cour;
Qui savent ajuster leur zele avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices;
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colere
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révere,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractere on en voit trop paroître;
Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
Notre siecle, mon frere, en expose à nos yeux,
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur est débattu,

Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu :
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine et traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions ;
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur ame est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre ;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement ;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zele extrême,
Les intérêts du Ciel, plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user ;
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modele :
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zele ;
Mais, par un faux éclat, je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur mon cher beau-frere, avez-vous tout dit?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON, *voulant s'en aller.*

Je suis votre valet.

CLÉANTE, *l'arrêtant.*

De grace ! un mot, mon frere.
Laissons là ce discours. Vous savez que Valere
Pour être votre gendre a parole de vous?

ORGON.

Oui.

CLÉANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux?

ORGON.

Il est vrai.

CLÉANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne sais.

CLÉANTE.

Auriez-vous autre pensée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLÉANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE.

Nul obstacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses?

ORGON.

Selon.

CLÉANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de finesses?
Valere, sur ce point, me fait vous visiter.

ORGON.

Le Ciel en soit loué!

CLÉANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE.

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc?

ORGON.

De faire
Ce que le Ciel voudra.

CLÉANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valere a votre foi. La tiendrez-vous, ou non?

ORGON.

Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

CLÉANTE, *seul.*

Pour son amour je crains une disgrace;
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORGON, MARIANE.

ORGON.

Mariane.

MARIANE.

Mon pere?

ORGON.

Approchez. J'ai de quoi
Vous parler en secret.

MARIANE, *voyant qu'il regarde dans un cabinet.*

Que cherchez-vous?

ORGON.

Je voi
Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous entendre;
Car ce petit endroit est propre pour surprendre.
Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Remarqué, de tout tems, un esprit assez doux;
Et, de tout tems aussi, vous m'avez été chere.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de pere.

ORGON.

C'est fort bien dit, ma fille; et, pour le mériter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE.

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe, notre hôte?

MARIANE.

Qui, moi?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

SCENE II.

DORINE, *entrant doucement, et se tenant derriere Orgon, sans en être vue;* ORGON, MARIANE.

ORGON, *à Mariane.*

C'est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille;
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous seroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux?...
Hé?

MARIANE.

Hé?

ORGON.

Qu'est-ce ?

MARIANE.

Plaît-il ?

ORGON.

Quoi ?

MARIANE.

Me suis-je méprise ?

ORGON.

Comment ?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon pere, que je dise
Qui me touche le cœur, et qu'il me seroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux !

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon pere, je vous jure !
Pourquoi me faire dire une telle imposture ?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une vérité;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

MARIANE.

Quoi ! vous voulez, mon pere ?...

ORGON, *l'interrompant.*

Oui, je prétends, ma fille,
Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux: j'ai résolu cela;

(*A Dorine, qu'il apperçoit.*)

Et, comme sur vos vœux je... Que faites-vous là?
La curiosité qui vous presse est bien forte,
Ma mie! à nous venir écouter de la sorte?

DORINE.

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hasard;
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc! la chose est-elle incroyable?

DORINE.

A tel point
Que vous-même, Monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui, oui, vous nous contez une plaisante histoire!

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons!

ORGON, *à Mariane.*

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE, *à Mariane.*

Allez, ne croyez point à Monsieur votre pere;
Il raille.

ORGON, *à Mariane.*

Je vous dis....

DORINE, *l'interrompant.*

Non, vous avez beau faire;
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courroux...

DORINE, *l'interrompant.*

Eh! bien, on vous croit donc, et c'est tant pis pour vous.
Quoi! se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyiez assez fou pour vouloir....

ORGON, *l'interrompant.*

Écoutez:
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point; je vous le dis, ma mie!

DORINE.

Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je vous supplie.
Vous moquez-vous des gens d'avoir fait ce complot?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot.
Il a d'autres emplois, auxquels il faut qu'il pense;
Et puis, que vous apporte une telle alliance?
A quel sujet aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux?

ORGON.

Taisez-vous! S'il n'a rien,
Sachez que c'est par-là qu'il faut qu'on le révere.
Sa misere est, sans doute, une honnête misere!
Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puisqu'enfin de son bien il s'est laissé priver

Par son trop peu de soin des choses temporelles ;
Et sa puissante attache aux choses éternelles ;
Mais mon secours pourra lui donner les moyens
De sortir d'embarras et rentrer dans ses biens.
Ce sont fiefs qu'à bon titre au pays on renomme ;
Et, tel que l'on le voit, il est bien Gentilhomme !

DORINE.

Oui, c'est lui qui le dit ; et cette vanité,
Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence
Ne doit point tant prôner son nom et sa naissance ;
Et l'humble procédé de la dévotion
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoi bon cet orgueil ?... Mais ce discours vous blesse ?
Parlons de sa personne, et laissons sa noblesse.
Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle un homme comme lui ?
Et ne devez-vous pas songer aux bienséances,
Et de cette union prévoir les conséquences ?
Sachez que d'une fille on risque la vertu
Lorsque dans son hymen son goût est combattu ;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne ;
Et que ceux dont par-tout on montre au doigt le front
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidele
A de certains maris, faits d'un certain modele ;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait
Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

ORGON, *à part.*

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre!

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON, *à Mariane.*

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons.
Je sais ce qu'il vous faut, et je suis votre pere.
J'avois donné pour vous ma parole à Valere;
Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin:
Je ne remarque point qu'il hante les Eglises.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
Comme ceux qui n'y vont que pour être apperçus?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-dessus....
(*A Mariane.*)
Enfin avec le Ciel l'autre est le mieux du monde;
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen de tous biens comblera vos desirs,
Il sera tout confit en douceurs et plaisirs.
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidelles,
Comme deux vrais enfans, comme deux tourterelles;
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez,
Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle? Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure!

ORGON.

Ouais! quels discours?

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolure,
Et que son ascendant, Monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Cessez de m'interrompre, et songez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, Monsieur, que pour votre intérêt.

ORGON.

C'est prendre trop de soin; taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit....

ORGON, *l'interrompant.*

Je ne veux pas qu'on m'aime!

DORINE.

Et je veux vous aimer, Monsieur, malgré vous-même!

ORGON.

Ah!...

DORINE, *l'interrompant.*

Votre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir?

ORGON.

Vous ne vous tairez point?

DORINE.

C'est une conscience
Que de vous laisser faire une telle alliance!

ORGON.

Te tairas-tu, serpent! dont les traits effrontés....

DORINE, *l'interrompant.*

Ah! vous êtes dévot, et vous vous emportez!

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaises,
Et, tout résolument, je veux que tu te taises.

DORINE.

Soit; mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON.

Pense, si tu le veux; mais applique tes soins

(*A Mariane.*)

A ne m'en point parler, ou... suffit.... Comme sage
J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE, *à part.*

J'enrage
De ne pouvoir parler!

ORGON.

Sans être damoiseau,
Tartuffe est fait de sorte...

DORINE, *à part.*

Oui, c'est un beau museau!

ORGON.

Que quand tu n'aurois même aucune sympathie
Pour tous les autres dons....

DORINE, *à part.*

La voilà bien lotie!

(*Orgon se tourne du côté de Dorine, et, les deux bras croisés, l'écoute et la regarde en face.*)

Si j'étois en sa place, un homme assurément
Ne m'épouseroit pas de force impunément,

Et je lui ferois voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête!

ORGON.

Donc, de ce que je dis on ne fera nul cas?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

ORGON.

(A part.)

Fort bien!... Pour châtier son insolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main....

(Il se met en posture de donner un soufflet à Dorine; et à chaque mot qu'il dit à sa fille il se tourne pour regarder Dorine, qui se tient droite sans parler.)

(A Mariane.)

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...
Croire que le mari.... que j'ai su vous élire....

(A Dorine.)

Que ne te parles-tu?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot!

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi!

ORGON.

Certes! je t'y guettois.

DORINE.

Quelque sotte, ma foi !

ORGON, *à Mariane.*

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,
Et montrer pour mon choix entiere déférence.

DORINE, *en feignant de s'enfuir.*

Je me moquerois fort de prendre un tel époux !

ORGON, *à Mariane, après avoir manqué de donner un soufflet à Dorine.*

Vous avez-là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui, sans péché, je ne saurois plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre ;
Ses discours insolens m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air, pour me rasseoir un peu.

(*Il sort.*)

SCENE III.

MARIANE, DORINE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole?
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle ?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayiez repoussé ?

MARIANE.

Contre un pere absolu que veux-tu que je fasse ?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui,
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui;
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire;
Et que si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser, sans nul empêchement.

MARIANE.

Un pere, je l'avoue, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valere a fait pour vous des pas:
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

Ah! qu'envers mon amour ton injustice est grande,
Dorine! Me dois-tu faire cette demande?
T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur?
Et sais-tu pas pour lui jusqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais sentimens ont su trop éclater!

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc?

MARIANE.

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême!

DORINE.

Et, selon l'apparence, il vous aime de même?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble?

MARIANE.

Assurément!

DORINE.

Sur cette autre union quelle est donc votre attente?

MARIANE.

De me donner la mort, si l'on me violente!

DORINE.

Fort bien! C'est un recours où je ne songeois pas.
Vous n'avez qu'à mourir, pour sortir d'embarras.
Le remede, sans doute, est merveilleux! J'enrage,
Lorque j'entends tenir ces sortes de langage!

MARIANE.

Mon Dieu! de quelle humeur, Dorine, tu te rends!
Tu ne compâtis point aux déplaisirs des gens!

DORINE.

Je ne compâtis point à qui dit des sornettes
Et dans l'occasion mollit, comme vous faites!

MARIANE.

Mais que veux-tu, si j'ai de la timidité?

DORINE.

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardai-je point pour les feux de Valere ;
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un pere ?

DORINE.

Mais quoi ! si votre pere est un bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entiérement coîffé,
Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute à votre amant doit-elle être imputée ?

MARIANE.

Mais, par un haut refus & d'éclatans mépris,
Ferai-je dans mon choix voir un cœur trop épris ?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe et du devoir de fille ?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés....

DORINE, *l'interrompant.*

Non, non; je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Etre à Monsieur Tartuffe ; &, j'aurois, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance !
Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux ?
Le parti, de soi-même, est fort avantageux !
Monsieur Tartuffe, oh ! oh ! n'est-ce rien qu'on propose ?
Certes, Monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied,
Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié !
Tout le monde déja de gloire le couronne ;
Il est noble chez lui, bien fait de sa personne :
Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri !
Vous vivrez trop contente avec un tel mari !

MARIANE.

Mon Dieu!...

DORINE, *l'interrompant.*

Quelle alégresse aurez-vous dans votre ame

Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme!

MARIANE.

Ah! cesse, je te prie, un semblable discours,

Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.

C'en est fait, je me rends, et suis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son pere,

Voulût-il lui donner un singe pour époux.

Votre sort est fort beau! De quoi vous plaignez-vous?

Vous irez par le coche en sa petite ville,

Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile;

Et vous vous plairez fort à les entretenir.

D'abord chez le beau monde on vous fera venir.

Vous irez visiter, pour votre bienvenue,

Madame la Baillive et Madame l'Elue,

Qui d'un siége pliant vous feront honorer.

Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer

Le bal et la grand'bande, à savoir deux musettes;

Et, par fois, Fagotin et les marionnettes.

Si pourtant votre époux....

MARIANE, *l'interrompant.*

Ah! tu me fais mourir!

De tes conseils, plutôt, songe à me secourir,

DORINE.

Je suis votre servante!

MARIANE.

Eh ! Dorine, de grace !...

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe !

MARIANE.

Ma pauvre fille !

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarés.....

DORINE, *l'interrompant.*

Point ! Tartuffe est votre homme, et vous en tâterez !

MARIANE.

Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée ?
Fais-moi....

DORINE, *l'interrompant.*

Non ; vous serez, ma foi ! tartuffiée.

MARIANE.

Eh ! bien, puisque mon sort ne sauroit t'émouvoir,
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir.
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide,
Et je sais de mes maux l'infaillible remede.

(*Elle veut s'en aller.*)

DORINE, *l'arrêtant.*

Hé ; là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu ? si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire !

DORINE.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher.... Mais voici Valere, votre amant.

SCENE IV.

VALERE, MARIANE, DORINE.

VALERE, *à Mariane.*

On vient de débiter, Madame, une nouvelle,
Que je ne savois pas, et qui, sans doute, est belle?

MARIANE.

Quoi?

VALERE.

Que vous épousez Tartuffe?

MARIANE.

Il est certain
Que mon pere s'est mis en tête ce dessein.

VALERE.

Votre pere, Madame?...

MARIANE, *l'interrompant.*

A changé de visée.
La chose vient par lui de m'être proposée.

VALERE.

Quoi! sérieusement?

MARIANE.

Oui, sérieusement.
Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.

VALERE.

Et quel est le dessein où votre ame s'arrête,
Madame?

MARIANE.

Je ne sais.

VALERE.

La réponse est honnête!
Vous ne savez?

MARIANE.

Non.

VALERE.

Non?

MARIANE.

Que me conseillez-vous?

VALERE.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conseillez?

VALERE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon?

VALERE.

Sans doute.
Le choix est glorieux, et vaut bien qu'on l'écoute!

MARIANE.

Eh! bien, c'est un conseil, Monsieur, que je reçois.

VALERE.

...us n'aurez pas grand peine à le suivre, je crois?

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a souffert votre ame.

VALERE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

MARIANE.

Et moi, je le suivrai, pour vous faire plaisir.

DORINE, *à part, en se retirant dans le fond du Théatre.*

Voyons ce qui pourra de ceci réussir.

VALERE.

C'est donc ainsi qu'on aime? et c'étoit tromperie
Quand vous....

MARIANE, *l'interrompant.*

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit, tout franc, que je dois accepter
Celui que pour époux on me veut présenter;
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALERE.

Ne vous excusez point sur mes intentions:
Vous aviez déja pris vos résolutions;
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vrai, c'est bien dit.

VALERE.

Sans doute; et votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas! permis à vous d'avoir cette pensée!

VALERE.

Oui, oui, permis à moi !... Mais mon ame offensée
Vous préviendra, peut-être, en un pareil dessein ;
Et je sais où porter et mes vœux et ma main.

MARIANE.

Ah ! je n'en doute point ; et les ardeurs qu'excite
Le mérite....

VALERE, *l'interrompant.*

Mon Dieu ! laissons-là le mérite.
J'en ai fort peu, sans doute ; et vous en faites foi !
Mais j'espere aux bontés qu'une autre aura pour moi ;
Et j'en sais de qui l'ame, à ma retraite ouverte,
Consentira, sans honte, à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'est pas grande ; et de ce changement
Vous vous consolerez assez facilement !

VALERE.

J'y ferai mon possible, et vous le pouvez croire !
Un cœur qui nous oublie engage notre gloire ;
Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins.
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre, au moins ;
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce sentiment, sans doute, est noble et relevé !

VALERE.

Fort bien ! et d'un chacun il doit être approuvé....
Hé quoi ! vous voudriez qu'à jamais dans mon ame
Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme ?

Et vous visse, à mes yeux, passer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

MARIANE.

Au contraire, pour moi, c'est ce que je souhaite;
Et je voudrois déja que la chose fût faite!

VALERE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Oui.

VALERE.

C'est assez m'insulter,
Madame; et, de ce pas, je vais vous contenter!
(*Il fait un pas pour s'en aller.*)

MARIANE.

Fort bien!

VALERE, *revenant.*

Souvenez-vous, au moins, que c'est vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême!
(*Il fait encore un pas pour s'en aller.*)

MARIANE.

Oui.

VALERE, *revenant encore.*

Et que le dessein que mon ame conçoit
N'est rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALERE, *voulant sortir.*

Suffit. Vous allez être à point nommé servie!

MARIANE.

Tant mieux!

VALERE, *revenant encore.*

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie!

MARIANE.

A la bonne heure!

VALERE, *s'en allant, et se retournant lorsqu'il est près de sortir.*

Hé?

MARIANE.

Quoi?

VALERE.

Ne m'appelez-vous pas?

MARIANE.

Moi! Vous rêvez!

VALERE.

Eh! bien, je poursuis donc mes pas.
Adieu, Madame.

(*Il s'en va lentement.*)

MARIANE.

Adieu, Monsieur!

DORINE, *à Mariane.*

Pour moi, je pense
Que vous perdez l'esprit par cette extravagance;
Et je vous ai laissés tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller....
(*A Valere.*)
Holà! Seigneur Valere.

(*Elle arrête Valere par le bras.*)

VALERE, *feignant de résister.*

Hé! que veux-tu, Dorine?

DORINE, *le ramenant auprès de Mariane.*

Venez ici.

VALERE.

Non, non, le dépit me domine!
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez!

VALERE.

Non, vois-tu? c'est un point résolu!

DORINE.

Ah!

MARIANE, *à part.*

Il souffre à me voir, ma présence le chasse;
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

(*Elle veut sortir.*)

DORINE, *quittant Valere, et courant après Mariane.*

(*A Mariane, qu'elle ramene auprès de Valere.*)

A l'autre!... Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine; en vain tu me veux retenir.

VALERE, *à part.*

Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice;
Et, sans doute, il vaut mieux que je l'en affranchisse.

(*Il veut s'en aller.*)

DORINE, *quittant Mariane et courant après Valere.*

(*A Valere.*)

Encor ?... Diantre soit fait de vous ! Si !... Je le veux,
Cessez ce badinage, et venez-çà, tous deux.

(*Elle prend Valere et Mariane par la main, et les ramene l'un auprès de l'autre.*)

VALERE, *à Dorine.*

Mais, quel est ton dessein ?

MARIANE, *à Dorine.*

Qu'est-ce que tu veux faire?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, et vous tirer d'affaire...

(*A Valere.*)

Etes-vous fou d'avoir un pareil démêlé ?

VALERE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé ?

DORINE, *à Mariane.*

Etes-vous folle, vous, de vous être emportée ?

MARIANE.

N'as-tu pas vu la chose, et comme il m'a traitée?

DORINE.

(*A Valere.*)

Sottise des deux parts !... Elle n'a d'autre soin
Que de se conserver à vous ; j'en suis témoin....

(*A Mariane.*)

Il n'aime que vous seule, et n'a point d'autre envie
Que d'être votre époux; j'en réponds sur ma vie.

MARIANE, *à Valere.*

Pourquoi donc me donner un semblable conseil ?

VALERE,

VALERE, *à Mariane.*

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil?

DORINE.

Vous êtes fous tous deux!... Çà, la main l'un et l'autre...
(*A Valere.*)
Allons, vous.

VALERE, *en donnant sa main à Dorine.*

A quoi bon ma main?

DORINE, *à Mariane.*

Ah çà, la vôtre.

MARIANE, *en donnant aussi sa main à Dorine.*

De quoi sert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu! vîte, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez!
(*Valere et Mariane se tiennent quelque tems par la main, sans se regarder.*)

VALERE, *se tournant vers Mariane.*

Mais ne faites donc point les choses avec peine!
Et regardez un peu les gens sans nulle haine!
(*Mariane se tourne du côté de Valere, en lui souriant.*)

DORINE.

A vous dire le vrai, les amans sont bien fous!

VALERE, *à Mariane.*

Oh çà, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?
Et, pour n'en point mentir, n'êtes vous point méchante
De vous plaire à me dire une chose affligeante?

MARIANE.

Mais, vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat?...

DORINE, *l'interrompant*

Pour une autre saison laissons tout ce débat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage?

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons ....
(*A Mariane.*) (*A Valere.*)
Votre pere se moque .... et ce sont des chansons....
(*A Mariane.*)
Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.
En attrapant du tems, à tout on remédie.
Tantôt vous *payerez* de quelque maladie,
Qui viendra tout-à-coup, et voudra des délais;
Tantôt vous *payerez* de présage mauvais.
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse;
(*Montrant Valere.*)
Enfin, le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui
On ne peut vous lier que vous ne disiez oui.
Mais, pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,
Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble....
(*A Valere.*)
Sortez; et, sans tarder, employez vos amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis....

DORINE, *le ramenant auprès de Mariane.*

Venez ici.

VALERE.

Non, non, le dépit me domine!
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez!

VALERE.

Non, vois-tu? c'est un point résolu!

DORINE.

Ah!

MARIANE, *à part.*

Il souffre à me voir, ma présence le chasse;
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

(*Elle veut sortir.*)

DORINE, *quittant Valere, et courant après Mariane.*

(*A Mariane, qu'elle ramene auprès de Valere.*)

A l'autre!... Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine; en vain tu me veux retenir.

VALERE, *à part.*

Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice;
Et, sans doute, il vaut mieux que je l'en affranchisse.

(*Il veut s'en aller.*)

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

Que la foudre, sur l'heure, acheve mes destins,
Qu'on me traite par-tout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect, ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête!

DORINE.

De grace! modérez un tel emportement.
Votre pere n'a fait qu'en parler simplement:
On n'exécute pas tout cé qui sé propose;
Et le chemin est long du projet à la chose!

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille, un peu, je lui dise deux mots!

DORINE.

Ah! tout doux! Envers lui, comme envers votre pere,
Laissez agir les soins de votre belle-mere.
Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque crédit:
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.

Plût à Dieu qu'il fût vrai ! la chose seroit belle !
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander ;
Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder,
Savoir ses sentimens, et lui faire connoître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
Son valet dit qu'il prie, et je n'ai pu le voir ;
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.
Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien ?

DORINE.

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez ! On sait vos transports ordinaires,
Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non, je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux ! ... Il vient... Retirez-vous.
(*Damis va se cacher dans un cabinet, qui est au fond du Théâtre.*)

SCENE II.

TARTUFFE, DORINE.

TARTUFFE, *parlant haut à son valet, qui est dans l'intérieur de la maison, dès qu'il apperçoit Dorine.*

LAURENT, serrez ma haire, avec ma discipline,
Et priez que toujours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE, *à part.*

Que d'affectation et de forfanterie!

TARTUFFE, *à Dorine.*

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire. . . .

TARTUFFE, *l'interrompant, en tirant un mouchoir de sa poche.*

Ah! mon Dieu! je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment?

TARTUFFE.

Couvrez ce sein, que je ne saurois voir.
Par de pareils objets les ames sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées!

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,

Et la chair sur vos sens fait grande impression ?
Certes, je ne sais pas quelle chaleur vous monte,
Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si prompte ;
Et je vous verrois nu, du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenteroit pas !

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais, sur le champ, vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Hélas ! très-volontiers.

DORINE, *à part.*

Comme il se radoucit !
Ma foi ! je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt ?

DORINE.

Je l'entends, ce me semble....
Oui, c'est elle, en personne, et je vous laisse ensemble.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le Ciel à jamais, par sa toute-bonté,
Et de l'ame et du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours, autant que le desire
Le plus humble de ceux que son amour inspire!

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux....
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

(*Ils s'asseyent.*)

TARTUFFE.

Comment de votre mal vous sentez-vous remise?

ELMIRE.

Fort bien, et cette fievre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prieres n'ont pas le mérite qu'il faut,
Pour avoir attiré cette grace d'en haut:
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévote instance
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zele pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chere santé;
Et pour la rétablir j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne !
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés !

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez !

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler, en secret, d'une affaire,
Et suis bien aise, ici, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même; et, sans doute, il m'est doux,
Madame, de me voir seul à seul avec vous.
C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que, jusqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux c'est un mot d'entretien
Où tout votre cœur s'ouvre et ne me cache rien.
(*Damis, sans se montrer, entr'ouvre la porte du cabinet dans lequel il s'étoit retiré, pour entendre la conversation.*)

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grace singuliere,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entiere;
Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits
Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zele qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement....

ELMIRE, *l'interrompant.*

Je le prends bien aussi;
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE, *prenant la main d'Elmire, et lui serrant les doigts.*

Oui, Madame, sans doute, et ma ferveur est telle....

ELMIRE.

Ouf! vous me serrez trop!

TARTUFFE.

C'est par excès de zele.

De vous faire aucun mal je n'eus jamais dessein ;
Et j'aurois bien plutôt....

(Il met la main sur les genoux d'Elmire.)

ELMIRE, *l'interrompant.*

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit : l'étoffe en est moëlleuse!

ELMIRE.

Ah! de grace, laissez : je suis fort chatouilleuse.

(Elmire recule son fauteuil, et Tartuffe se rapproche d'elle.)

TARTUFFE, *touchant le fichu d'Elmire.*

Mon Dieu, que de ce point l'ouvrage est merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux!
Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire!

ELMIRE.

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille. Est-il vrai? dites-moi?

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots; mais, Madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire,
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre ?

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme point un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien, ici-bas, n'arrête vos desirs ?

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos sens, facilement, peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles ;
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles.
Il a sur votre face épanché des beautés
Dont les yeux sont surpris et les cœurs transportés ;
Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'un ardent amour sentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrette
Ne fût du noir esprit une surprise adroite,
Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut ;
Mais enfin, je connus, ô beauté toute aimable !
Que cette passion peut n'être point coupable,
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur ;
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande ;

Mais j'attends, en mes vœux, tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude :
De vous dépend ma peine, ou ma béatitude;
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux si vous voulez, malheureux s'il vous plaît.

ELMIRE.

La déclaration est tout-à-fait galante !
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante !
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, et que par-tout on nomme....

TARTUFFE, *l'interrompant.*

Ah ! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme;
Et lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre et ne raisonne pas.
Je sais qu'un tel discours de moi paroît étrange;
Mais, Madame, après tout, je ne suis pas un ange;
Et si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmans attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes souveraine;
De vos regards divins l'ineffable douceur,
Força la résistance où s'obstinoit mon cœur :
Elle surmonta tout, jeûnes, prieres, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois,
Et, pour mieux m'expliquer, j'emploie ici la voix.
Que si vous contemplez d'une ame un peu bénigne,
Les tribulations de votre esclave indigne,

S'il

S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
Et jusqu'à mon néant daignent se ravaler,
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille!
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur, avec moi, ne court point de hasard;
Et n'a nulle disgrace à craindre de ma part.
Tous ces galans de Cour, dont les femmes sont folles,
Sont bruyant dans leurs faits et vains dans leurs paroles;
De leurs progrès, sans cesse, on les voit se targuer:
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,
Et leur langue indiscrete, en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie;
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.
Le soin que nous prenons de notre renommée
Répond de toute chose à la personne aimée;
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale, et du plaisir sans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire, et votre rhétorique,
En termes assez forts, à mon ame s'explique.
N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur;
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte?

TARTUFFE.

Je sais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grace à ma témérité;
Que vous m'excuserez, sur l'humaine foiblesse,
Des violens transports d'un amour qui vous blesse,

Et considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de
chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon, peut-être,
Mais ma discrétion veut se faire paroître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux;
Mais je veux, en revanche, une chose de vous.
C'est de presser tout franc, et sans nulle chicane,
L'union de Valere avecque Mariane;
De renoncer, vous-même, à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir,
Et....

SCENE IV.

DAMIS, *sortant du cabinet*; ELMIRE, TARTUFFE.

DAMIS, *à Elmire*.

NON, Madame, non, ceci doit se répandre...
(*Montrant le cabinet.*)
J'étois en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre;
Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit,
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance
De son hypocrisie et de son insolence,
A détromper mon pere, et lui mettre en plein jour
L'ame d'un scélérat qui vous parle d'amour!

ELMIRE.

Non, Damis. Il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à mériter la grace où je m'engage.
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats.
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi;
Et pour faire autrement j'ai les miennes aussi.
Le vouloir épargner est une raillerie;
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
Et que trop excité de désordre chez nous.
Le fourbe trop long-tems a gouverné mon pere,
Et desservi mes feux, avec ceux de Valere.
Il faut que du perfide il soit désabusé;
Et le Ciel pour cela m'offre un moyen aisé.
De cette occasion je lui suis redevable,
Et pour la négliger elle est trop favorable.
Ce seroit mériter qu'il me la vînt ravir
Que de l'avoir en main et ne m'en pas servir.

ELMIRE.

Damis....

DAMIS, *l'interrompant.*

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie.
Mon ame est maintenant au comble de sa joie;

Et vos discours en vain prétendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir venger....
(Voyant paroître Orgon.)
Sans aller plus avant, je vais vuider l'affaire,
Et voici justement de quoi me satisfaire.

SCENE V.

ORGON, ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS, *à Orgon.*

Nous allons régaler, mon pere, votre abord
D'un incident tout frais, qui vous surprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos caresses ;
(Montrant Tartuffe.)
Et Monsieur d'un beau prix reconnoît vos tendresses!
Son grand zele pour vous vient de se déclarer :
Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer ;
(Montrant Elmire.)
Et je l'ai surpris là qui faisoit à Madame
L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
Elle est d'une humeur douce, et son cœur trop discret,
Vouloit, à toute force, en garder le secret ;
Mais je ne puis flatter une telle impudence,
Et crois que vous la taire est vous faire une offense.

ELMIRE.

Oui, je tiens que jamais de tous ces vains propos
On ne doit d'un mari traverser le repos ;
Que ce n'est point de-là que l'honneur peut dépendre ;

Et qu'il suffit pour nous de savoir nous défendre.
Ce sont mes sentimens ; et vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avois eu sur vous quelque crédit.
(*Elle sort.*)

SCENE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON, *à Tartuffe.*

Ce que je viens d'entendre, ô Ciel ! est-il croyable ?

TARTUFFE.

Oui, mon frere, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui jamais ait été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures :
Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures ;
Et je vois que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion !
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et, comme un criminel, chassez-moi de chez vous.
Je ne saurois avoir trop de honte en partage
Que je n'en aie encor mérité davantage !

ORGON, *à Damis.*

Ah ! traître ! oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté ?

DAMIS.

Quoi ! la feinte douceur de cette ame hypocrite
Vous fera démentir . . . .

ORGON, *l'interrompant.*

Tais-toi, peste maudite !

TARTUFFE.

Ah ! laissez-le parler : vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire son rapport.
Pourquoi, sur un tel fait, m'être si favorable ?
Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable ?
Vous fiez-vous, mon frere, à mon extérieur ?
Et pour tout ce qu'on voit me croyez-vous meilleur ?
Non, non, vous vous laissez tromper à l'apparence,
Et je ne suis rien moins, hélas ! que ce qu'on pense !
Tout le monde me prend pour un homme de bien ;
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien. . . .
(*A Damis.*)
Oui, mon cher fils, parlez : traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide ;
Accablez-moi de noms encor plus détestés :
Je n'y contredis point, je les ai mérités ;
Et j'en veux, à genoux, souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

(*Il se jette aux pieds d'Orgon.*)

ORGON, *à Tartuffe.*

(*A Damis.*)

Mon frere, c'en est trop !.... Ton cœur ne se rend point,
Traître ?

DAMIS.

Quoi ! ses discours vous séduiront au point !....

ORGON, *l'interrompant.*

(*A Tartuffe, en le relevant.*)

Tais-toi, pendard!... Mon frere, eh! levez-vous, de grace!...

(*A Damis.*)

Infâme!

DAMIS.

Il peut....

ORGON, *l'interrompant.*

Tais-toi!

DAMIS.

J'enrage! quoi! je passe....

ORGON, *l'interrompant.*

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras!

TARTUFFE.

Mon frere, au nom de Dieu! ne vous emportez pas!
J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure!

ORGON, *à Damis.*

Ingrat!

TARTUFFE, *se rejettant à genoux.*

Laissez-le en paix. S'il faut à deux genoux
Vous demander sa grace....

ORGON, *l'interrompant, se jettant aussi à ses pieds et l'embrassant.*

Hélas! vous moquez-vous?...

(*A Damis.*)

Coquin! vois sa bonté.

DAMIS.

Donc.....

ORGON, *l'interrompant.*

Paix!

DAMIS.

Quoi! je...

ORGON, *l'interrompant.*

Paix, dis-je!

Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige!
Vous le haïssez tous, et je vois aujourd'hui
Femme, enfans et valets déchaînés contre lui.
On met imprudemment toute chose en usage
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage;
Mais, plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir,
Et je vais me hâter de lui donner ma fille
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille!

DAMIS.

A recevoir sa main on pense l'obliger?

ORGON.

Oui, traître! et dès ce soir, pour vous faire enrager!...
Ah! je vous brave tous, et vous ferai connoître
Qu'il faut qu'on m'obéisse et que je suis le maître!...
Allons, qu'on se rétracte, et qu'à l'instant, fripon!
On se jette à ses pieds, pour demander pardon!

DAMIS.

Qui! moi? de ce coquin, qui par ses impostures....

ORGON, *l'interrompant.*

Ah! tu résistes, gueux! et lui dis des injures?

(*A Tartuffe, qui veut le retenir.*)

Un bâton, un bâton.... Ne me retenez pas!...

(*A Damis.*)
Sus! que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace!

DAMIS.

Oui, je sortirai; mais....

ORGON, *l'interrompant.*

Vîte, quittons la place.
Je te prive, pendard! de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction!

(*Damis sort.*)

SCENE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

OFFENSER de la sorte une sainte personne!

TARTUFFE, *à part.*

O Ciel! pardonne-lui la douleur qu'il me donne!....
(*A Orgon.*)
Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir
Je vois qu'envers mon frere on tâche à me noircir....

ORGON, *l'interrompant.*

Hélas!

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon ame un supplice si rude....

L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré,
Que je ne puis parler, et crois que j'en mourrai!

ORGON, *courant, tout en larmes, à la porte par où il a chassé Damis.*

Coquin! je me repens que ma main t'ait fait grace,
Et ne t'ait pas, d'abord, assommé sur la place!...
(*A Tartuffe.*)
Remettez-vous, mon frere, et ne vous fâchez pas!

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frere, que j'en sorte.

ORGON.

Comment! vous moquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, et je voi
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe? Voyez-vous que mon cœur les écoute?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute;
Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejettez,
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés!

ORGON.

Non, mon frere, jamais!

TARTUFFE.

Ah! mon frere, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'ame!

ORGON.

Non, non!

TARTUFFE.

Laissez-moi vîte, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi !

ORGON.

Non, vous demeurerez ; il y va de ma vie !

TARTUFFE.

Eh ! bien, il faudra donc que je me mortifie....
Pourtant, si vous vouliez....

ORGON, *l'interrompant.*

Ah !

TARTUFFE.

Soit !... n'en parlons plus.
Mais je sais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage
A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouse, et vous ne me verrez....

ORGON, *l'interrompant.*

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde est ma plus grande joie ;
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.
Ce n'est pas tout encor. Pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous ;
Et je vais, de ce pas, en fort bonne maniere,
Vous faire de mon bien donation entiere.
Un bon et franc ami, que pour gendre je prends,
M'est bien plus cher que fils, que femme, et que parens.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose ?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel soit faite en toute chose !

ORGON, *à part.*

(A Tartuffe.)

Le pauvre homme !... Allons vîte en dresser un écrit,
Et que puisse l'envie en crever de dépit !

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLÉANTE, TARTUFFE.

CLÉANTE.

Oui, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez croire.
L'éclat que fait ce bruit n'est point à votre gloire,
Et je vous ai trouvé, Monsieur, fort à propos
Pour vous en dire net ma pensée, en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose;
Je passe là-dessus, et prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé;
N'est-il pas d'un Chrétien de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son cœur tout desir de vengeance?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un pere un fils soit exilé?
Je vous le dis encore, et parle avec franchise:
Il n'est petit, ni grand, qui ne s'en scandalise;
Et, si vous m'en croyez, vous pacifîrez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout.

J'admire seulement que, sans confusion,
Vous en ayiez souffert la proposition ;
Car, enfin, le vrai zele a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime ?
Et s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en personne discrete
Vous fissiez de céans une honnête retraite
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison ?
Croyez-moi, c'est donner de votre prud'hommie,
Monsieur....

TARTUFFE, *l'interrompant.*

Il est, Monsieur, trois heures et demie ;
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter si-tôt.

CLÉANTE.

Ah !

(Tartuffe sort.)

SCENE II.

ELMIRE, MARIANE, DORINE, CLÉANTE.

DORINE, *à Cléante, en lui montrant Mariane.*

De grace, avec nous, employez-vous pour elle.
Monsieur, son ame souffre une douleur mortelle,
Et l'accord que son pere a conclu pour ce soir,

La fait, à tous momens, entrer en désespoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie,
Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

SCENE III.

ORGON, *tenant un contrat à la main;* ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

AH! je me réjouis de vous voir assemblés!....
(*A Mariane, en lui montrant le contrat.*)
Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous savez déja ce que cela veut dire?

MARIANE, *se jettant aux genoux d'Orgon.*

Mon pere, au nom du Ciel, qui connoît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.
Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doi;
Et cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée!
Si, contre un doux espoir que j'avois pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés, qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre,

Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant sur moi de tout votre pouvoir!

ORGON, *à part, se sentant attendri.*

Allons, ferme, mon cœur; point de foiblesse humaine!

MARIANE.

Vos tendresses pour lui ne me font point de peines:
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien;
Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien.
J'y consens de bon cœur, et je vous l'abandonne.
Mais, au moins, n'allez pas jusques à ma personne;
Et souffrez qu'un Couvent, dans les austérités,
Use les tristes jours que le Ciel m'a comptés!

ORGON.

Ah! voilà justement de mes Religieuses,
Lorsqu'un pere combat leurs flammes amoureuses!

(*Mariane se releve.*)

Debout. . . . Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous matiere à mériter.
Mortifiez vos sens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi! . . . .

ORGON, *l'interrompant.*

Taisez-vous, vous. Parlez à votre écot;
Je vous défends, tout net, d'oser dire un seul mot.

CLÉANTE.

Si, par quelque conseil, vous souffrez qu'on réponde...

ORGON, *l'interrompant.*

Mon frere, vos conseils sont les meilleurs du monde;

Ils sont bien raisonnés, et j'en fais un grand cas;
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE.

A voir ce que je vois, je ne sais plus que dire;
Et votre aveuglement fait que je vous admire!
C'est être bien coiffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui!

ORGON.

Je suis votre valet, et crois les apparences.
Pour mon fripon de fils je sais vos complaisances;
Et vous avez eu peur de le désavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être crue,
Et vous auriez paru d'autre maniere émue!

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport
Il faut que notre honneur se gendarme si fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux et l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement;
Et l'éclat là-dessus ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
Et veut, au moindre mot, dévisager les gens.
Me préserve le Ciel d'une telle sagesse!
Je veux une vertu qui ne soit point diablesse,
Et crois que d'un refus la discrete froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Pourquoi sous cette table ?

ELMIRE.

Ah ! mon Dieu, laissez faire.
J'ai mon dessein en tête, et vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je ; et, quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voie, et qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande !
Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.

(*Il se cache sous la table.*)

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir ?
Au moins, je vais toucher une étrange matiere ;
Ne vous scandalisez en aucune maniere.
Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis ;
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.
Je vais, par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
Faire poser le masque à cette ame hypocrite ;
Flatter de son amour les desirs effrontés,
Et donner un champ libre à ses témérités.
Comme c'est pour vous seul et pour mieux le confondre
Que mon ame à ses vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée,

D'épargner votre femme, et de ne m'exposer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser.
Ce sont vos intérêts ; vous en serez le maître,
Et.... L'on vient. Tenez-vous, et gardez de paroître.

SCENE V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON, *sous la table.*

TARTUFFE, *à Elmire.*

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler ?

ELMIRE.

Oui. L'on a des secrets à vous y révéler....
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,
Et regardez par-tout, de crainte de surprise....
(*Tartuffe va fermer la porte, et revient.*)
Une affaire pareille à celle de tantôt
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut !
Jamais il ne s'est vu de surprise de même.
Damis m'a fait, pour vous, une frayeur extrême ;
Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts
Pour rompre son dessein et calmer ses transports ?
Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée ;
Mais, par-là, grace au Ciel, tout a des mieux été,
Et les choses en sont en plus de sûreté.
L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombrage.

Cependant, ce n'est pas encore assez pour vous;
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire
Qu'aux dernieres faveurs on ne pousse l'affaire?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer:
Nos vœux sur des discours ont peine à s'assurer;
On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités;
Et je ne croirai rien que vous n'ayiez, Madame,
Par des réalités su convaincre ma flamme.

ELMIRE.

Mon Dieu, que votre amour en vrai tyran agit,
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit!
Que sur les cœurs il prend un furieux empire,
Et qu'avec violence il veut ce qu'il desire!
Quoi! de votre poursuite on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le tems de respirer?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande,
De vouloir, sans quartier, les choses qu'on demande,
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans,
Du foible que pour vous vous voyez qu'ont les gens?

TARTUFFE.

Mais si d'un œil bénin vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle est à moi peu de chose ;
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur!

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame ; et je sais l'art de lever les scrupules.
Le Ciel défend, de vrai, certains contentemens ;
Mais on trouve avec lui des accommodemens.
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces secrets, Madame, on saura vous instruire ;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon desir, et n'ayez point d'effroi ;
Je vous réponds de tout, et prends le mal sur moi...
(*Elmire tousse plus fort.*)
Vous toussez fort, Madame ?

ELMIRE.

Oui, je suis au supplice !

TARTUFFE, *tirant de sa poche et lui présentant un rouleau de jus de réglisse.*

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse ?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute ; et je vois bien
Que tous les jus du monde, ici, ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certe, est fâcheux!

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin, votre scrupule est facile à détruire.
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense;
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.

ELMIRE, *après avoir encore toussé et frappé sur la table.*

Enfin, je vois qu'il faut se résoudre à céder,
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder;
Et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre
Qu'on puisse être content, et qu'on veuille se rendre.
Sans doute, il est fâcheux d'en venir jusques-là,
Et c'est bien malgré moi que je franchis cela;
Mais, puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincans,
Il faut bien s'y résoudre et contenter les gens.
Si ce contentement porte en soi quelque offense,
Tant pis pour qui me force à cette violence;
La faute assurément n'en doit point être à moi!

TARTUFFE.

Oui, Madame, on s'en charge; et la chose de soi....

ELMIRE, *l'interrompant.*

Ouvrez un peu la porte; et voyez, je vous prie,
Si mon mari n'est point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens il est pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment;
Et par-tout, là-dehors, voyez exactement.

(*Tartuffe sort.*)

SCENE VI.

ORGON, *sortant de dessous la table;* ELMIRE.

ORGON.

Voila, je vous l'avoue, un abominable homme!
Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme!

ELMIRE, *ironiquement.*

Quoi! vous sortez si-tôt? Vous vous moquez des gens?
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor tems!
Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer!

ELMIRE, *toujours avec ironie.*

Mon Dieu ! l'on ne doit point croire trop de léger.
Laissez-vous bien convaincre, avant que de vous rendre,
Et ne vous hâtez pas, de peur de vous méprendre.

(Elmire fait cacher Orgon derriere elle.)

SCENE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE, *à Elmire, sans voir Orgon.*

Tout conspire, Madame; à mon contentement.
J'ai visité, de l'œil, tout cet appartement;
Personne ne s'y trouve; et mon ame ravie....

(Pendant que Tartuffe s'avance, les bras ouverts, pour embrasser Elmire, elle se retire, et Tartuffe apperçoit Orgon.)

ORGON, *l'arrêtant.*

Tout doux ! Vous suivez trop votre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.
Ah ! ah ! l'homme de bien, vous m'en vouliez donner !
Comme aux tentations s'abandonne votre ame !
Vous épousiez ma fille, et convoitiez ma femme !
J'ai douté fort long-tems que ce fût tout de bon,
Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton;
Mais c'est assez avant pousser le témoignage :
Je m'y tiens, et n'en veux, pour moi, pas davantage !

ELMIRE, *à Tartuffe.*

C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci ;
Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE, *à Orgon.*

Quoi ! vous croyez....

ORGON, *l'interrompant.*

Allons, point de bruit, je vous prie ;
Dénichons de céans, et sans cérémonie !

TARTUFFE.

Mon dessein....

ORGON, *l'interrompant.*

Ces discours ne sont plus de saison.
Il faut, tout sur le champ, sortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous, qui parlez en maître.
La maison m'appartient ; je le ferai connoître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours,
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure,
Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,
Venger le Ciel qu'on blesse, et faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir !

(*Il sort.*)

CLÉANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conscience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence,
Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette à garder;
Afin que pour nier, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conscience eût pleine sûreté
A faire des sermens contre la vérité.

CLÉANTE.

Vous voilà mal, au moins, si j'en crois l'apparence;
Et la donation et cette confidence,
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches par vous faites légérement!
On peut vous mener loin avec de pareils gages;
Et cet homme sur vous ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi! sur un beau semblant de ferveur si touchante,
Cacher un cœur si double, une ame si méchante?
Et moi, qui l'ai reçu gueusant et n'ayant rien....
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien:
J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable!

CLÉANTE.

Eh! bien, ne voilà pas de vos emportemens?
Vous ne gardez en rien les doux tempéramens.

Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre ;
Et toujours d'un excès vous vous jettez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, et vous avez connu
Que par un zele feint vous étiez prévenu ;
Mais, pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les geus de bien ?
Quoi ! parce qu'un fripon vous dupe avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une austere grimace,
Vous voulez que par-tout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui ?
Laissez aux libertins ces sottes conséquences :
Démêlez la vertu d'avec ses apparences ;
Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,
Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture,
Mais au vrai zele aussi n'allez pas faire injure ;
Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plutôt encor de ces autre côté.

ORGON.

Comment?

Madame PERNELLE.

Les gens de bien sont enviés toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
Ma mere?

Madame PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte!

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

Madame PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois, quand vous étiez petit:
La vertu dans le monde est toujours poursuivie;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui?

Madame PERNELLE.

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déja que j'ai tout vu moi-même.

Madame PERNELLE.

Des esprits médisans la malice est extrême!

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mere!.... Je vous di
Que j'ai vu, de mes yeux, un crime si hardi.

Madame PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre;
Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.

ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu !
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux, vu,
Ce qu'on appelle vu. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, et crier comme quatre ?

Madame PERNELLE.

Mon Dieu ! le plus souvent, l'apparence déçoit !
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage !

Madame PERNELLE.

Aux faux soupçons la nature est sujette ;
Et c'est souvent à mal que le bien s'interprete.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable soin
Le desir d'embrasser ma femme ?

Madame PERNELLE.

Il est besoin
Pour accuser les gens d'avoir de justes causes ;
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON.

Eh ! diantre, le moyen de m'en assurer mieux ?
Je devois donc, ma mere, attendre qu'à mes yeux
Il eût . . . Vous me feriez dire quelque sottise !

Madame PERNELLE.

Enfin, d'un trop pur zele on voit son ame éprise ;
Et je ne puis, du tout, me mettre dans l'esprit,
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON.

Allez ; je ne sais pas, si vous n'étiez ma mere,
Ce que je vous dirois, tant je suis en colere !

DORINE.

Juste retour, Monsieur, des choses d'ici-bas.
Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous croit pas.

CLÉANTE

Nous perdons des momens en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi ! son effronterie iroit jusqu'à ce point ?

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette instance possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLÉANTE, *à Orgon.*

Ne vous y fiez pas. Il aura des ressorts
Pour donner, contre vous, raison à ses efforts;
Et, sur moins que cela, le poids d'une cabale
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore ; armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusques-là.

ORGON.

Il est vrai; mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître,
De mes ressentimens je n'ai pas été maître.

CLÉANTE.

Je voudrois, de bon cœur, qu'on pût entre vous deux
De quelque ombre de paix raccommoder les nœuds !

ELMIRE.

Si j'avois su qu'en main il a de telles armes,

Je n'aurois pas donné matiere à tant d'alarmes ;
Et mes....

ORGON, *à Dorine, voyant entrer M. Loyal.*

Que veut cet homme ? Allez tôt le savoir....
Je suis bien en état que l'on me vienne voir !
(*Dorine va audevant de M. Loyal.*)

SCENE IV.

M. LOYAL, ORGON, Madame PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE.

M. LOYAL, *à Dorine, dans le fond du Théatre.*

BON jour, ma chere sœur ! Faites, je vous supplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie ;
Et je doute qu'il puisse, à présent, voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaise ;
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

DORINE.

Votre nom ?

M. LOYAL.

Dites-lui seulement que je vien
De la part de Monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE, *à Orgon.*

C'est un homme qui vient, avec douce maniere,
De la part de Monsieur Tartuffe, pour affaire,
Dont vous serez, dit-il, bien aise.

CLÉANTE, *à Orgon.*

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme, et ce qu'il peut vouloir.

ORGON.

Pour nous raccommoder il vient ici, peut-être.
Quels sentimens aurai-je à lui faire paroître?

CLÉANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater;
Et s'il parle d'accord il le faut écouter.

M. LOYAL, *à Orgon.*

Salut, Monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire;
Et vous soit favorable, autant que je desire!

ORGON, *bas, à Cléante.*

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et présage déja quelque accommodement.

M. LOYAL.

Toute votre maison m'a toujours été chere;
Et j'étois serviteur de Monsieur votre pere.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte et demande pardon
D'être sans vous connoître, ou savoir votre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis Huissier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai, depuis quarante ans, grace au Ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur;

Et je vous viens, Monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance.
(*Tirant un papier de sa poche.*)

ORGON.

Quoi! vous êtes ici? ...

M. LOYAL, *l'interrompant.*

Monsieur, sans passion.
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vuider d'ici, vous, et les vôtres,
Mettre vos meubles hors, et faire place à d'autres,
Sans délai, ni remise, ainsi que besoin est.

ORGON.

Moi! sortir de céans?

M. LOYAL.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.
La maison, à présent, comme savez de reste,
Au bon Monsieur Tartuffe appartient, sans conteste.
De vos biens, désormais, il est maître et Seigneur,
En vertu d'un contrat, duquel je suis porteur.
Il est en bonne forme, et l'on n'y peut rien dire.

DAMIS, *à M. Loyal.*

Certes, cette imprudence est grande, et je l'admire!

M. LOYAL.

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous;
(*Montrant Orgon.*)
C'est à Monsieur: il est et raisonnable et doux,
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office,
Pour se vouloir, du tout, opposer à justice.

ORGON.

Mais....

M. LOYAL, *l'interrompant.*

Oui, Monsieur, je sais que, pour un million,
Vous ne voudriez pas faire rebellion,
Et que vous souffrirez, en honnête personne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici, sur votre noir jupon,
Monsieur l'Huissier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL, *à Orgon.*

Faites que votre fils se taise, ou se retire,
Monsieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DORINE, *à part.*

Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal!

M. LOYAL, *à Orgon.*

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,
Et ne me suis voulu, Monsieur, charger des pieces
Que pour vous obliger et vous faire plaisir;
Que pour ôter, par-là, le moyen d'en choisir
Qui, n'ayant pas pour vous le zele qui me pousse,
Auroient pu procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens
De sortir de chez eux?

M. LOYAL.

On vous donne du tems,
Et jusques à demain je ferai surséance
A l'exécution, Monsieur, de l'ordonnance.
Je viendrai seulement passer ici la nuit,
Avec dix de mes gens, sans scandale et sans bruit.

Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
Avant que se coucher, les clefs de votre porte.
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile
A vuider de céans jusqu'au moindre ustensile.
Mes gens vous aideront; et je les ai pris forts
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense?
Et, comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû de ma charge on ne me trouble en rien.

ORGON, *à part.*

Du meilleur de mon cœur, je donnerois, sur l'heure,
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure
Et pouvoir, à plaisir, sur ce muffle assener
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner!

CLÉANTE, *bas.*

Laissez; ne gâtons rien.

DAMIS, *à part.*

A cette audace étrange,
J'ai peine à me tenir, et la main me démange!

DORINE, *à M. Loyal.*

Avec un si bon dos, ma foi! Monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous siéroient pas mal!

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infâmes,
Ma mie! et l'on décrete aussi contre les femmes.

CLÉANTE.

Finissons tout cela, Monsieur ; c'en est assez.
Donnez tôt ce papier, de grace ! et nous laissez.

M. LOYAL, *lui donnant l'exploit.*

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joie !

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, et celui qui t'envoie !

(*M. Loyal sort.*)

SCENE V.

ORGON, Madame PERNELLE, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

ORGON, *à Madame Pernelle.*

HÉ bien, vous le voyez, ma mere, si j'ai droit ?
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons, enfin, vous sont-elles connues ?

Madame PERNELLE.

Je suis toute ébaubie, et je tombe des nues !

DORINE, *à Orgon, avec ironie.*

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par-là sont confirmés.
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme.
Il sait que très-souvent les biens corrompent l'homme ;
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

Taisez-vous ! c'est le mot qu'il vous faut toujours dire !

CLÉANTE.

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE, *à Orgon.*

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat;
Et sa déloyauté va paroître trop noire
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

SCENE VI.

VALERE, ORGON, Madame PERNELLE, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

VALERE, *à Orgon.*

Avec regret, Monsieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.
Un ami, qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'État;
Et me vient d'envoyer un avis dont la suite
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
Le fourbe qui long-tems a pu vous imposer,
Depuis une heure, au Prince a su vous accuser,
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'État l'importante cassette,

Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
Mais un ordre est donné contre votre personne;
Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLÉANTE, *à Orgon.*

Voilà ses droits armés; et c'est par où le traître
De vos biens, qu'il prétend, cherche à se rendre
maître!

ORGON.

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal!

VALERE.

Le moindre amusement vous peut être fatal.
J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de tems: le trait est foudroyant;
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu sûr je m'offre pour conduite,
Et vous accompagner jusqu'au bout votre fuite.

ORGON.

Las! que ne dois-je point à vos soins obligeans!
Pour vous en rendre grace il faut un autre tems;
Et je demande au Ciel de m'être assez propice
Pour reconnoître un jour ce généreux service....

(*A Madame Pernelle, à Elmire, à Cléante, à Mariane et à Damis.*)

Adieu. Prenez le soin, vous autres....

CLÉANTE,

CLÉANTE, *l'interrompant.*

Allez tôt ;
Nous songerons, mon frere, à faire ce qu'il faut.

SCENE VII.

TARTUFFE, UN EXEMPT, Madame PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, VALERE, DAMIS, DORINE.

TARTUFFE, *à Orgon, en l'arrêtant.*

Tout beau, Monsieur, tout beau ! ne courez point si vîte.
Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte ;
Et, de la part du Prince, on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître ! tu me gardois ce trait pour le dernier :
C'est le coup, scélérat ! par où tu m'expédies,
Et voilà couronner toutes tes perfidies !

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
Et je suis pour le Ciel appris à tout souffrir !

CLÉANTE.

La modération est grande, je l'avoue !

K

DAMIS, *à part.*

Comme du Ciel l'infâme impudemment se joue!

TARTUFFE, *à Orgon.*

Tous vos emportemens ne sauroient m'émouvoir;
Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre,
Et cet emploi, pour vous, est fort honnête à prendre!

TARTUFFE.

Un emploi ne sauroit être que glorieux
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat! t'a retiré d'un état misérable?

TARTUFFE.

Oui; je sais quels secours j'en ai pu recevoir,
Mais l'intérêt du Prince est mon premier devoir.
De ce devoir sacré la juste violence
Étouffe dans mon cœur toute reconnoissance;
Et je sacrifierois à de si puissans nœuds
Ami, femme, parens, et moi-même avec eux.

ELMIRE, *à part.*

L'imposteur!

DORINE, *à part.*

Comme il sait, de traîtresse maniere,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révere!

CLÉANTE, *à Tartuffe.*

Mais s'il est si parfait que vous le déclarez
Ce zele qui vous pousse, et dont vous vous parez,
D'où vient que pour paroître il s'avise d'attendre
Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous surprendre,
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer
Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire;
Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui?

TARTUFFE, *à l'Exempt.*

Délivrez-moi, Monsieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir:
Votre bouche à propos m'invite à le remplir;
Et, pour l'exécuter, suivez-moi tout-à-l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui! moi, Monsieur?

L'EXEMPT.

Oui, vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la prison?

L'EXEMPT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison ....
(*A Orgon.*)
Reméttez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude.
Nous vivons sous un Prince ennemi de la fraude,
Un Prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande ame pourvue
Sur les choses toujours jette une droite vue;
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle;
Mais, sans aveuglement, il fait briller ce zele,
Et l'amour pour les vrais ne ferme point son cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir surprendre,
Et de piéges plus fins on le voit se défendre.
D'abord il a percé, par ses vives clartés,
Des replis de son cœur toutes les lâchetés.
Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même;
Et, par un juste trait de l'équité suprême,
S'est découvert au Prince un fourbe renommé,
Dont, sous un autre nom, il étoit informé;
Et c'est un long détail d'actions toutes noires,
Dont on pourroit former des volumes d'histoires.
Ce Monarque, en un mot, a, vers vous, détesté
Sa lâche ingratitude et sa déloyauté.
A ses autres horreurs il a joint cette suite;
Et ne m'a, jusqu'ici, soumis à sa conduite
Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,

Et vous faire, par lui, faire raison de tout.
Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.
D'un souverain pouvoir il brise les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offense secrete
Où vous a d'un ami fait tomber la retraite;
Et c'est le prix qu'il donne au zele qu'autrefois
On vous vit témoigner en appuyant ses droits,
Pour montrer que son cœur sait, quand moins on y
pense,
D'une bonne action verser la récompense,
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien,
Et que, mieux que du mal, il se souvient du bien.

DORINE, *à part.*

Que le Ciel soit loué!

Madame PERNELLE, *à part.*

Maintenant je respire!

ELMIRE, *à part.*

Favorable succès!

MARIANE, *à part.*

Qui l'auroit osé dire?

ORGON, *à Tartuffe, que l'Exempt emmene.*

Hé bien, te voilà, traître!....

SCENE VIII et derniere.

Madame PERNELLE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, VALERE, DAMIS, DORINE.

CLÉANTE, *à Orgon.*

AH! mon frere, arrêtez,
Et ne descendez point à des indignités.
A son mauvais destin laissez un misérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plutôt que son cœur, en ce jour,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour,
Qu'il corrige sa vie, en détestant son vice,
Et puisse du grand Prince adoucir la justice,
Tandis qu'à sa bonté vous irez, à genoux,
Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien dit. Allons à ses pieds, avec joie,
Nous louer des bontés que son cœur nous déploie:
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir;
Et, par un doux hymen, couronner en Valere
La flamme d'un amant généreux et sincere.

FIN.

LE MISANTROPE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE MOLIERE.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.



SUJET
DU MISANTROPE.

Alceste, homme de Cour, que son caractere franc et sévere sur tout rend peu propre à l'habiter, non plus qu'à fréquenter le grand monde de la Ville, aime la jeune veuve Célimene; mais apprenant qu'elle reçoit les voeux de deux Marquis, Acaste et Clitandre, et d'Oronte, autre hommé de Cour, il vient chez elle pour lui en faire des reproches, et dans le dessein de rompre si elle ne veut pas lui sacrifier ces rivaux. Il rencontre un de ses amis, nommé Philinte, qui se plie volontiers à tout, avec lequel il se veut brouiller par cette seule raison-là, et Oronte, avec lequel il se brouille parce qu'il ne veut pas trouver bon un mauvais Sonnet de sa façon, dont il lui fait la lecture, pour en être applaudi. Leur querelle est portée au Tribunal des Maréchaux de France, et Alceste est obligé

de s'y présenter, et de faire une sorte de réparation à Oronte. Pour surcroît de matiere à sa misantropie, Alceste perd un procès considérable, dans lequel le bon droit étoit entiérement pour lui; son adverse partie l'accuse d'être l'auteur d'un libelle qui l'expose à être arrêté, et il découvre enfin par des lettres que Célimene a écrites, et par une épreuve délicate à laquelle il la met, qu'elle se jouoit de son amour et de celui de tous ses rivaux. Célimene a une jeune cousine, nommée Eliante, aimée de Philinte sans le savoir, et une fausse amie, la prude Arsinoé, déja un peu âgée, qui seroient fort disposées, l'une et l'autre, à venger Alceste de la coquetterie de Célimene; mais il renonce à tout engagement, et même au commerce du monde, dont il veut s'éloigner pour toujours; et Éliante, apprenant l'amour de Philinte pour elle, et ayant de l'estime pour lui, finit par l'épouser.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LE MISANTROPE.

« L'EUROPE regarde cet Ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut Comique, dit Voltaire, dans ses jugemens sur les Pieces de Moliere. Le sujet du *Misantrope* a réussi chez toutes les nations, long-tems avant Moliere et après lui. En effet, il y a peu de choses plus attachantes qu'un homme qui hait le genre humain, dont il a éprouvé les noirceurs, et qui est entouré de flatteurs dont la complaisance servile fait un contraste avec son inflexibilité. Cette façon de traiter *Le Misantrope* est la plus commune, la plus naturelle et la plus susceptible du genre Comique. Celle dont Moliere l'a traité est bien plus délicate, et, fournissant bien moins, exigeoit beaucoup d'art. Il s'est fait à lui-même un sujet sté-

rile, privé d'action, dénué d'intérêt. Son Misantrope hait les hommes encore plus par humeur que par raison. Il n'y a d'intrigue dans la Piece que ce qu'il en faut pour faire sortir les caracteres, mais peut-être pas assez pour attacher. En récompense, tous ces caracteres ont une force, une vérité et une finesse que jamais Auteur Comique n'a connues comme lui. »

« Moliere est le premier qui ait su tourner en scenes ces conversations des gens du monde, et y mêler des portraits. *Le Misantrope* en est plein. C'est une peinture continuelle, mais une peinture de ces ridicules que les yeux vulgaires n'apperçoivent pas.... Quiconque lit *Le Misantrope* doit sentir les beautés de ce chef-d'œuvre de l'esprit, et voir avec quel art Moliere a peint un homme qui pousse la vertu jusqu'au ridicule, et qui est rempli de foiblesse pour une coquette. On remarque la conversation et le contraste charmant d'une prude avec cette coquette outrée (scene cinquieme du troisieme acte). Ces beautés, toutes grandes qu'elles sont, ne seroient rien sans le style. La Piece est, d'un bout à l'autre, à-peu-près, dans le style des Satyres de

Despréaux, et c'est de toutes les Pieces de Moliere la plus fortement écrite. »

« Elle eut à la premiere représentation les applaudissemens qu'elle méritoit ; mais c'étoit un Ouvrage plus fait pour les gens d'esprit que pour la multitude, et plus propre encore à être lu qu'à être joué. Le Théatre fut désert dès le troisieme jour. Depuis, lorsque le fameux Acteur Baron étant remonté sur le Théatre, après trente ans d'absence, joua le Misantrope, la Piece n'attira pas un grand concours ; ce qui confirma l'opinion où l'on étoit que cette Piece seroit plus admirée que suivie. Ce peu d'empressement qu'on a d'un côté pour *Le Misantrope*, et de l'autre la juste admiration qu'on a pour lui, prouvent, peut-être plus qu'on ne pense, que le Public n'est point injuste. Il court en foule à des Comédies gaies et amusantes, mais qu'il n'estime gueres ; et ce qu'il admire n'est pas toujours réjouissant. Il en est des Comédies comme des jeux : il y en a que tout le monde joue ; il y en a qui ne sont faits que pour les esprits plus fins et plus appliqués. »

« Si on osoit encore chercher dans le cœur

humain la raison de cette tiédeur du Public aux représentations du *Misantrope*, peut-être les trouveroit-on dans l'intrigue de la Piece, dont les beautés ingénieuses et fines ne sont pas également vives et intéressantes ; dans ces conversations mêmes qui sont des morceaux inimitables, mais qui, n'étant pas toujours nécessaires à la Piece, peut-être refroidissent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'Auteur ; enfin dans le dénouement qui, tout bien amené et tout sage qu'il est, semble être attendu du Public sans inquiétude, et qui, venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le Spectateur ne souhaite point que le Misantrope épouse la coquette Célimene, et ne s'inquiete pas beaucoup s'il se détachera d'elle. Enfin, on prendroit la liberté de dire que *Le Misantrope* est une satyre plus sage et plus fine que celles d'Horace et de Boileau, et, pour le moins, aussi bien écrite, mais qu'il y a des Comédies plus intéressantes, et que *Tartuffe*, par exemple, réunit les beautés du style du *Misantrope* avec un intérêt plus marqué. »

« On sait que les ennemis de Moliere voulu-

tent persuader au Duc de Montausier, fameux par sa vertu sauvage, que c'étoit lui que Moliere jouoit dans le Misantrope. Le Duc de Montausier alla voir la Piece, et dit, en sortant, qu'il auroit bien voulu ressembler au Misantrope de Moliere. »

« Moliere ayant suspendu son chef-d'œuvre du *Misantrope*, le rendit quelque tems après au Public, accompagné du *Médecin malgré lui*, Farce très-gaie et très-bouffonne, et dont le peuple grossier avoit besoin, à-peu-près comme à l'Opera, après une musique noble et savante, on entend avec plaisir ces petits airs qui ont, par eux-mêmes, peu de mérite, mais que tout le monde retient aisément. Ces gentillesses frivoles servent à faire goûter les beautés sérieuses. »

« *Le Médecin malgré lui* soutint *Le Misantrope*. C'est peut-être à la honte de la nature humaine, mais c'est ainsi qu'elle est faite. On va plus à la Comédie pour rire que pour être instruit. *Le Misantrope* étoit l'ouvrage d'un sage qui écrivoit pour les hommes éclairés ; et il fallut que le sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude. »

Le Misantrope eut trois représentations, à quel-

ques jours de distance l'une de l'autre, et toutes les trois avec aussi peu de succès l'une que l'autre. Moliere le retira, et le remit au Théatre, environ un mois après, en le faisant précéder du *Fagotier* ou *Le Médecin malgré lui*, qu'il écrivit à la hâte exprès. C'étoit une de ces Farces que sa Troupe avoit jouées autrefois en Province, avant d'être fixée à Paris.

« *Le Fagotier*, comme il l'avoit prévu, eut un si grand succès, qu'on le donna trois mois de suite, mais toujours avec *Le Misantrope*, remarque Riccoboni, dans ses *Observations sur la Comédie et sur le génie de Moliere.* La Farce fit écouter la Comédie. On commença à la goûter, et le nombre des Spectateurs augmenta. On vint exprès pour *Le Misantrope*, et les applaudissemens qu'il reçut dans la suite réparerent l'injustice qu'il avoit d'abord essuyée. Sa réputation n'a fait que s'accroître depuis. Il passe pour le chef-d'œuvre de l'Auteur; et maintenant nous sentons une espece d'indignation contre nos peres, qui ne surent point reconnoître dans les écrits de Moliere les beautés qui excitent si justement notre admiration. »

« On ne dut paroître indécis sur le sort de ce chef-d'œuvre, observe M. Bret, dans son Avertissement placé au-devant du *Misantrope*, pour son édition de Moliere, que parce qu'étonné de la noblesse et de la décence du genre, le Public n'osa prononcer d'abord si ce genre nouveau pouvoit être propre à ses plaisirs. »

« Cette partie de la nation qui dans nos Spectacles occupe la derniere place, relativement au prix, cherche moins à admirer qu'à rire, au sortir du travail et des soins pénibles de la vie ; et *Le Misantrope* n'excitoit que le rire de l'esprit. C'est ainsi que Térence, dont les premiers Ouvrages avoient eu un plein succès, échoua dans la Comédie de *L'Hécire*, parce qu'il avoit tenté par ce Drame d'introduire à Rome un genre de Comédie plus grave et plus sérieux. »

« La tradition nous apprend d'ailleurs que le Sonnet d'Oronte (scene seconde du premier acte), écrit dans le style des petits vers qui faisoient alors des réputations aux Ménages, aux Cotins, aux Montreuils, &c. &c., avoit malheureusement plu au Parterre, et que la honte d'avoir approuvé des sottises l'indisposa contre l'Ouvrage

de Moliere. Il fallut donc le ramener par la Farce du *Fagotier* ; et bientôt il eut plus de honte encore d'avoir été peu frappé des beautés du *Misantrope* que d'avoir été séduit un instant par les jeux de mots et l'affectation puérile du Sonnet. »

« Il faut convenir que si Moliere n'avoit pas donné à Alceste une vertu qui le fît aimer, il avoit un peu relevé ce personnage, en lui donnant tout le goût dont il étoit rempli lui-même, et l'on sait qu'il ne désavouoit pas de s'être copié, à cet égard, dans plus d'un endroit de cette Comédie. »

« La leçon vigoureuse qu'il fait à Oronte est une des choses qui ont le plus contribué à perfectionner l'esprit de la nation ; et la préférence comique d'Alceste pour la vieille chanson sur toutes les miseres à la mode, servit long-tems de boussole pour distinguer et le naturel et le vrai, d'avec *la pompe fleurie de tous les faux brillans* qu'on étaloit alors avec tant de confiance, et qui se reproduisent encore avec succès parmi nous. »

« La tradition parle d'une querelle fort vive entre Malherbe et un jeune homme de robe qui étoit venu consulter ce Poëte sur quelques petits vers

vers qu'il avoit faits, et sur lesquels ce pere de notre Poésie dit ainsi, sans aucun ménagement, son avis au jeune rimeur. *Avez-vous l'alternative de faire ces vers ou d'être pendu? A moins de cela, vous ne devez pas exposer votre réputation en produisant une Piece si ridicule.* Il est très-possible que cette anecdote ait fourni à Moliere l'idée de la scene excellente d'Alceste et d'Oronte. »

« On veut aussi que Moliere, dans le courroux plaisant d'Alceste sur l'accommodement proposé par les Maréchaux de France entre Oronte et lui, se soit rappelé ce qu'il avoit ouï-dire à Despréaux sur Chapelain. *Il n'y a point de police au Parnasse, si je ne vois ce Poëte attaché au mont fourchu!....* »

« Le Duc de Montausier, voulant renchérir sur Alceste, osa, dit-on, avancer que l'ordre même du Roi ne pourroit l'empêcher de soutenir les vers du Sonnet d'Oronte mauvais. Le Duc se vantoit vraisemblablement. Un ordre de Louis XIV l'auroit, au moins, embarrassé beaucoup; et, d'ailleurs, étoit-ce au Protecteur déclaré de Chapelain et de Cotin à se piquer de tant de sévérité dans une décision sur des vers? »

« C'étoit de lui que Despréaux avoit dit dans sa Satyre onzieme, sur l'honneur, adressée à M. de Valincour :

« Le ris sur son visage est en mauvaise humeur. »

Cela prouve bien que son caractere avoit pu fournir quelques traits à Moliere ; mais on ne pouvoit pas lui supposer le goût d'Alceste dans la scene du Sonnet d'Oronte. »

« On sait que le Duc de Saint-Aignan plaisantant le Duc de Montausier sur le personnage du Misantrope, celui-ci lui répondit : *Eh ! ne voyez-vous pas, mon cher Duc, que le ridicule du Poëte de qualité vous désigne encore plus clairement ?* Cela pouvoit être vrai ; et il y a grande apparence que Louis XIV, qui redoutoit le ridicule presqu'autant que Moliere, trouvoit fort bon que cet Auteur n'arrêtât son génie par aucune des petites considérations dont l'oubli pourroit, dans un autre tems, perdre un homme de Lettres. »

« Les contemporains de Moliere reconnurent, sans doute, et *Damon, le raisonneur, qui trouve toujours l'art de ne vous rien dire, avec de grands discours* ; et le *mystérieux Timante, qui, jusqu'au*

bon jour, vous dit tout à l'oreille; et le *Géralde, entêté de qualité;* et *l'orgueilleux Adraste;* et le *jeune Cléon*, et *son oncle Damis, qui, les deux bras croisés, du haut de son esprit regarde en pitié tout ce que chacun dit.* (Scene sixieme du second acte; et *le grand flandrin de Vicomte, qui crache, trois quarts-d'heure durant, dans un puits, pour faire des ronds*), (lettre de Célimene à Clitandre, scene quatrieme du cinquieme acte.) Ce qu'il y a d'essentiel à remarquer à cet égard, c'est que Moliere dans cette galerie de portraits ne découvre aucun vice réel et déshonorant, quoiqu'il en eût pu trouver à la Cour. Fidele aux vrais principes de son art, c'est le ridicule seul qu'il attaque, et dont il veut venger la société. »

« Le Philosophe Plapisson, qui s'étoit fâché si ridiculement contre le succès de *L'Ecole des Femmes*, (voyez les Jugemens et Anecdotes sur cette Piece, tome quinzieme des Comédies du Théâtre François de notre Collection) passe aussi pour un des modeles que s'étoit proposés Moliere pour le Misantrope; mais les preuves publiques de mauvais goût qu'il avoit données l'excluoient, au moins, de toute ressemblance

avec Alceste, par rapport aux choses d'esprit. »

« A l'égard du *livre abominable* dont Alceste se défend, dans la premiere scene du cinquieme acte, on sait que la cabale redoutable qu'épouvantoit l'approche de *Tartuffe* fit forger un libelle infâme, dont elle essaya de faire passer Moliere pour l'Auteur. Ce trait, qui lui étoit personnel ainsi que plusieurs autres, est une preuve, sans réplique, que dans le portrait du Misantrope il n'avoit affecté personne en particulier. Moliere eût fait une Satyre si tous les traits de son personnage eussent ressemblé à quelqu'individu; mais, en généralisant ce caractere, il le rendoit digne de la Comédie, qui n'aspire point à la licence du libelle, et il révéloit à ses successeurs le secret de son art pour corriger les hommes, sans les offenser. »

« Un M. de Tralage, dans un de ses manuscrits, conservés à la Bibliotheque de Saint-Victor, dit avoir appris du sieur Angélo, Docteur de la Comédie Italienne, (M. de Tralage veut dire apparemment Angélo Constantini, connu à l'ancien Théatre Italien sous le nom de Mézétin, parce qu'il jouoit cet emploi et celui d'Arlequin, mais non pas celui de Docteur) que lui

Docteur avoit vu à Naples représenter un *Misantrope*, en Italien, qu'il en avoit fait l'extrait à Moliere, et que, cinq semaines après, il avoit vu paroître cette même Piece sur le Théatre du Palais Royal. »

« Que d'absurdités dans ce conte! *Le Misantrope* fait en cinq semaines, un caractere absolument dans nos mœurs, dessiné d'après une Piece Napolitaine! Comment le (prétendu) Docteur Angélo est-il le seul qui ait annoncé l'existence de ce *Misantrope* Italien? (Cet Angélo Constantini ne vint en France, pour la premiere fois, qu'à la fin de 1681, ou au commencement de 1682; comment auroit-il pu y faire, en causant avec Moliere, l'extrait d'un *Misantrope* Italien, en 1665 ou 1666, avant que Moliere eût songé à composer le sien?) On rougit pour M. de Tralage de la peine qu'il a prise à écrire de pareilles inepties! »

« Une des singularités du *Misantrope*, c'est que Devisé, ennemi jusqu'alors de Moliere, devint son apologiste, et qu'on a fait long-tems à l'éloge qu'il fit de cette Piece (et qu'il publia, en forme de Lettre) l'honneur de l'imprimer avec

elle ; honneur qu'il a perdu, avec raison, parce que *Le Misantrope* est également au-dessus d'un pareil éloge et des critiques que depuis on s'est hasardé d'en faire. »

« Quoique cette Piece soit une des mieux écrites de toutes celles de Moliere, on y trouve encore quelques fautes de style. Il faut se souvenir de l'aveu qu'il fit lui-même, en dînant avec Despréaux et le Duc de Vitry, chez le Comte du Broussin. »

« Il devoit lire à ce dîner quelques morceaux de sa Traduction libre de Lucrece ; mais il s'en excusa, dans la crainte de paroître moins digne des louanges qu'il venoit de recevoir de son ami, dans sa seconde Satyre. Il aima mieux faire la lecture du premier acte du *Misantrope*, auquel il travailloit alors ; mais en prévenant encore les Auditeurs qu'ils ne devoient pas s'attendre à *des vers aussi parfaits et aussi achevés que ceux de Despréaux, parce qu'il perdroit trop de tems s'il vouloit les travailler autant que lui.* »

« Moliere et Racine étoient brouillés lorsqu'on donna *Le Misantrope*. Les amis du dernier de ces deux grands Hommes l'avoient forcé à retirer son *Alexandre* du Théatre du Palais-Royal pour le

porter à celui de l'Hôtel de Bourgogne, où cette Tragédie eut, en effet, plus de succès. C'étoit un dégoût pour Moliere et pour sa Troupe, qui, d'ailleurs, perdit, à cette occasion, la meilleure de ses Actrices (Mademoiselle Du Parc. Voyez les Jugemens et Anecdotes sur *Alexandre*, tome dixieme des Tragédies de notre Collection) ; mais le refroidissement que produisit cette tracasserie théâtrale n'empêcha jamais ces deux génies de se rendre justice. Quelqu'un étant venu chez Racine le lendemain de la premiere représentation du *Misantrope*, lui dit que la Piece étoit tombée, et que rien n'étoit plus froid : *Retournez-y*, répondit le Poëte Tragique, *examinez-la mieux. Il est impossible que Moliere ait fait une mauvaise Piece.* »

« Quelque noblesse qu'il y ait dans ce procédé de Racine, celui de Moliere est encore plus étonnant, lorsque, deux ans après, voyant le mauvais accueil du Public pour *Les Plaideurs*, il dit, tout haut, en sortant du Spectacle : *Cette Comédie est excellente, et ceux qui s'en moquent mériteroient qu'on se moquât d'eux.* (Nous avons déja rapporté ce trait, dans les Jugemens et Anecdotes sur *Les Plaideurs*, tome neuvieme des Comédies

du Théatre François de notre Collection.) Moliere approuvoit alors un homme qui sembloit vouloir courir la même carriere que lui, et qui s'y prenoit assez bien pour lui annoncer un rival redoutable.... »

M. Bret venge Moliere des éloquentes déclamations que J. J. Rousseau a lancées contre *Le Misantrope*, dans sa Lettre à d'Alembert sur les Spectacles, en réponse à l'article *Geneve* de l'Encyclopédie, comme d'Alembert et M. Marmontel l'en ont vengé, le premier dans une Réplique à J. J. Rousseau, et le second dans sa *Poétique Françoise*; et, dans des observations, placées à la suite du *Misantrope*, M. Bret ajoute : « Cette admirable Comédie n'a gueres plus d'action que celles de Térence ; mais que de conversations, que de situations délicieuses, que de traits inimitables, que de tableaux offerts à nos regards ! C'est la société presqu'entiere du milieu de l'autre siecle qui passe sous nos yeux. Combien de caracteres différens, toujours soutenus jusqu'au dénouement, le plus simple et le plus vrai ! La Coquette, la Prude, les Petits-Maîtres, Philinte, Oronte, servent tous, à l'envi, à faire sortir le caractere d'Alceste, qui est *le plus achevé*

et le plus singulier qui ait jamais paru sur le Théatre, dit le Pere Rapin, dans ses *Réflexions sur la Poétique.* »

« Les Commentateurs de Boileau prétendent que la Célimene du *Misantrope* étoit une femme très-connue à la Cour, et la même que Boileau peignit vingt-huit ans après, par ces vers de sa dixieme Satyre :

« Nous la verrons hanter les plus honteux brelans,
» Donner chez la Cornu rendez-vous aux galans, &c. »

On doit voir, dans la différence des deux portraits, que Moliere ne prêta jamais à son art la licence de la satyre, et qu'il évita scrupuleusement de peindre ce qui devoit rendre plus odieux que ridicule. On ne peut trop appuyer sur cette observation qu'on trouve chez nos meilleurs Écrivains, et que l'Abbé Arnaud, ce juge éclairé de tous nos Arts, a reproduite ainsi, dans sa *Lettre sur la Musique. On a déja oublié que la Tragédie a son plaisir qui lui est propre, et que le ridicule est le fondement et l'ame de la Comédie, selon Démétrius de Phalere....* »

« Le premier acte de cette Comédie n'a que trois scenes, et il est un chef-d'œuvre d'exposi-

tion. *Le Misantrope* de Moliere, et le *Bajazet* de Racine ont seuls, dans les deux genres, le mérite supérieur d'exposer en agissant. Moliere, dit-on, sans être aussi Misantrope qu'Alceste, s'étoit copié dans la maniere embarrassée et froide dont ce personnage reçoit les protestations d'amitié d'Oronte. Ennemi de toutes les faussetés, il ne pouvoit se faire à *ces serremens de mains et à ces embrassades*, encore de mode chez les François d'aujourd'hui. »

« Il faut en convenir, de toutes les réponses que fait Philinte au Misantrope, celle qui regarde *la fureur de ces embrassemens* (scene premiere du premier acte) dont celui-ci le gronde, est la plus foible. Il y a quelque apparence qu'Alceste exagere, en ce moment, les politesses et les honnètetés que vient d'arracher à Philinte *l'homme dont il a presque oublié le nom*. M. d'Alembert a remarqué, avec autant de justesse que de goût, que la foiblesse de la réponse du sage donnoit, mal-à-propos, trop d'avantage au Misantrope »

« L'illustre Fénelon avoit prononcé, avant J. J. Rousseau, que Moliere *donnoit un tour gracieux au vice avec une austérité ridicule et odieuse à*

la vertu, nous dit-on. Eh ! comment ce grand homme, rempli d'une vertu si douce, en trouva-t-il une véritable dans le caractere d'Alceste ? Son état l'empêcha d'en voir l'effet au Théatre. Le même état l'indisposoit contre Moliere. Telle est la source de son erreur. Mais écoutons J. B. Rousseau, dans une Lettre adressée à Riccoboni. *Un homme vertueux*, dit-il, *qui verra sur le Théatre à quel point le Misantrope se rend insociable, pour vouloir accommoder les mœurs de son siecle aux siennes, pourra se corriger du travers d'esprit qui porte aux mêmes excès....* Aussi Riccoboni, dans son *Traité de la réformation des Théatres*, fait-il grace au *Misantrope*, et en donne ainsi ses raisons. *La coquetterie de Célimene est punie par la honte, et par l'abandon de ses amans. Le Misantrope, de son côté, a sa bonne part de la punition que méritoit son imprudence de s'être attaché à Célimene, par prédilection, lui qui haïssoit tout le genre humain. Voilà, à ce que je crois, la correction et l'instruction que l'on doit chercher dans une fable dramatique ; et je pense que la Comédie du* Misantrope *mérite d'être conservée, et qu'elle est très digne d'être admise au Théatre....* Le projet de jouer la vertu n'avoit point frappé cet étranger

si versé dans son art, et si rigoureux du côté des mœurs ! Pourquoi donc a-t-on été rechercher dans les écrits du célebre Archevêque de Cambray la seule erreur de goût qui s'y trouve, peut-être, et que son état fait excuser chez lui ? »

Moliere avoit puisé le fond du rôle de Philinte, surtout les réponses que ce personnage fait à Alceste, scene premiere du premier acte, dans le *Traité de la colere* de Séneque ; et la tirade d'Éliante sur la complaisance qu'ont les amans de *compter pour autant de perfections les défauts de celles qu'ils aiment*, dans la scene sixieme du second acte, est la traduction de la fin du quatrieme Livre du Poëme de Lucrece. Ce morceau est le seul que Moliere ait conservé de la traduction libre qu'il avoit faite de ce Poëte Philosophe, dans sa jeunesse.

A l'occasion du reproche qu'Alceste fait à Célimene, scene premiere du second acte, d'avoir de la bienveillance pour le Marquis Clitandre, en lui demandant par où ce jeune Courtisan a su lui plaire,

Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt... &c.,

M.

M. Bret nous explique ce vers; et nous apprend ainsi l'histoire de cet ongle long.

« M. le Marquis de Thyard, son ami, lui a dit se souvenir d'avoir entendu parler à Madame sa mere, qui étoit née en 1688, de cet ongle long, qu'elle avoit vu, dans sa jeunesse, à quelques vieillards, qui s'en servoient à table pour prendre du sel ; et elle ajoutoit que ces vieillards étoient des Bourgeois de Province, attachés aux anciens usages, mais que les gens de qualité avoient déja aboli celui-là de son tems. »

Nos Acteurs disent aujourd'hui ce vers de cette maniere :

Est-ce par le brillant qu'il porte au petit doigt... &c. ;

et quant aux vers suivans :

Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde,

ils substituent le mot *frisure* au mot *perruque*, et supriment les quatre sur les *grands canons*, *l'amas de rubans* et la *vaste reingrave.*

M. Bret nous apprend encore « qu'en 1745, Louise Bergalli, Vénitienne, et de l'Académie des Arcades de Rome, fit une Comédie intitulée

La Misantrope, imitée, dit-elle, de Moliere ; mais une imitation d'un chef-d'œuvre de Moliere est une tâche bien forte pour une femme ! La misantropie, d'ailleurs, est moins le ridicule de son sexe que du nôtre, » remarque judicieusement M. Bret.

L'Abbé Dubos, dans ses *Réflexions critiques sur la Poésie et la Peinture*, tome premier, page 166, observe que « les premiers Auteurs Anglois qui mirent en leur langue les Comédies de Moliere les traduisirent mot à mot ; mais que ceux qui l'ont fait dans la suite ont accommodé la Comédie Françoise aux mœurs Angloises, et en ont changé la scene et les incidens. C'est ainsi que Wicherley en usa en faisant du *Misantrope* de Moliere son *Homme au franc procédé*, qu'il suppose être un Anglois, et un homme de mer. »

« Le Pere Geoffroi, Jésuite, fit jouer en 1753, au Collége de Louis-le-Grand, une Comédie intitulée *Le Misantrope*; mais différente, à tous égards, de celle de Moliere, » disent Léris, dans son *Dictionnaire des Théatres de Paris*, et l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*.

LE MISANTROPE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE MOLIERE;

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théatre du Palais-Royal, le 4 Juin 1660.

PERSONNAGES.

ALCESTE, amant de Célimene.

PHILINTE, ami d'Alceste.

CÉLIMENE.

ÉLIANTE, cousine de Célimene.

ARSINOÉ, amie de Célimene.

ACASTE, Marquis,	autres amans de Célimene.
CLITANDRE, Marquis,	
ORONTE,	

BASQUE, Valet de Célimene.

UN GARDE de la Maréchaussée de France.

DUBOIS, valet d'Alceste.

La Scene est à Paris, dans la maison de Célimene.

LË MISANTROPE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

ALCESTE, *s'asseyant, et lui tournant le dos.*

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens, au moins, sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre;
Et, quoiqu'amis enfin, je suis tout des premiers....

ALCESTE, *se levant brusquement.*

Moi! votre ami? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paroître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus:
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus!

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte!
Une telle action ne sauroit s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernieres tendresses:
De protestations, d'offres et de sermens
Vous chargez la fureur de vos embrassemens;
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme.
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent!
Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son ame;
Et si, par un malheur, j'en avois fait autant,
Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant!

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable;
Et je vous supplîrai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grace sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grace !

PHILINTE.

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincere, et qu'en homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie,
Répondre, comme on peut, à ses empressemens,
Et rendre offre pour offre, et sermens pour sermens.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités, avec tous, font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zele, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant ?
Non, non, il n'est pas d'ame un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée ;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.
Sur quelque préférence une estime se fonde ;

Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez dans ces vices du tems,
Morbleu ! vous n'êtes pas pour être de mes gens.
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence.
Je veux qu'on me distingue, et, pour le trancher net,
L'ami du genre-humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils, que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je; on devroit châtier, sans pitié,
Ce commerce honteux de semblans d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle; et que nos sentimens
Ne se masquent jamais sous de vains complimens.

PHILINTE.

Il est bien des endroits, où la pleine franchise
Deviendroit ridicule, et seroit peu permise;
Et parfois, n'en déplaise à votre austere honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos, et de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense ?
Et, quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est ?

ALCESTE.

PHILINTE.

Quoi ! vous iriez dire à la vieille Émilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun ?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas qu'il est trop importun ;
Et qu'il n'est à la Cour oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race ?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez !

ALCESTE.

Je ne me moque point ;
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés, et la Cour et la Ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile.
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve par-tout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie.
Je n'y puis plus tenir, j'enrage ! et mon dessein
Est de rompre en visiere à tout le genre-humain !

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.
Je ris des noirs accès où je vous envisage ;
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,

Ces deux freres que peint *L'Ecole des Maris*,
Dont....

ALCESTE.

Mon Dieu, laissons là vos comparaisons fades!

PHILINTE.

Non, tout de bon, quittez toutes ces incartades :
Le monde par vos soins ne se changera pas;
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai, tout franc, que cette maladie
Par-tout où vous allez donne la comédie,
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du tems
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu! tant mieux, c'est ce que je demande.
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande!
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine?

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine!

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien, dans le siecle où nous sommes....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes.

Les uns, parce qu'ils sont méchans et malfaisans ;
Et les autres, pour être aux méchans complaisans,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux ames vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès,
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de son masque on voit à plein le traître :
Par-tout il est connu pour tout ce qu'il peut être ;
Et ses roulemens d'yeux, et son ton radouci
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite et rougir la vertu.
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne.
Nommez le fourbe, infâme et scélérat maudit ;
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est par-tout bien venue.
On l'accueille, on lui rit : par-tout il s'insinue ;
Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu ! ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;
Et, parfois, il me prend des mouvemens soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains !

PHILINTE.

Mon Dieu ! des mœurs du tems mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grace à la nature humaine ;

Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable:
A force de sagesse, on peut être blâmable.
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siecle et les communs usages:
Elle veut aux mortels trop de perfection.
Il faut fléchir au tems sans obstination;
Et c'est une folie, à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses, tous les jours,
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais quoi qu'à chaque pas je puisse voir paroître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être.
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont:
J'accoutume mon ame à souffrir ce qu'ils font;
Et je crois qu'à la Cour, de même qu'à la Ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme, Monsieur qui raisonnez si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que pour avoir vos biens on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchans bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts, dont votre ame murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;

Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisans et des loups pleins de rage.

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en pieces, voler,
Sans que je sois... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence!

PHILINTE.

Ma foi! vous ferez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point; c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun Juge par vous ne sera visité?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord; mais la brigue est fâcheuse,
Et....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Non; j'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison?

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas!

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHILINTE.

Votre partie est forte,

Et peut par sa cabale entraîner....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le succès.

PHILINTE.

Mais....

ALCESTE, *l'interrompant.*

J'aurai le plaisir de perdre mon procès!

PHILINTE.

Mais enfin....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Je verrai, dans cette plaiderie,
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchans, scélérats et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE, *à part.*

Quel homme!

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coûtât-il grand'chose,
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon!

ALCESTE.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture, où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
Vous et le genre-humain si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayiez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincere Éliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux;
Cependant à leurs vœux votre ame se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimene l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à-présent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

ALCESTE.

Non; l'amour que je sens pour cette jeune veuve,
Ne ferme point les yeux aux défauts qu'on lui treuve;
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon foible, elle a l'art de me plaire.

J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer.
Sa grace est la plus forte; et sans doute ma flamme,
De ces vices du tems pourra purger son ame.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE.

Oui, parbleu!
Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'être.

PHILINTE.

Mais si son amitié pour vous se fait paroître,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui;
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avois qu'à former des desirs,
Sa cousine Éliante auroit tous mes soupirs.
Son cœur, qui vous estime, est solide et sincere,
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il est vrai, ma raison me le dit chaque jour;
Mais la raison n'est pas ce qui regle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux, et l'espoir où vous êtes
Pourroit....

SCENE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE, *à Alceste.*

J'AI su là-bas que, pour quelques emplettes,
Éliante est sortie, et Célimene aussi;
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis long-tems, cette estime m'a mis
Dans un ardent desir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejetté?....
(*Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, sans faire attention d'abord que c'est à lui qu'on parle.*)
C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE.

A moi, Monsieur?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE.

Non pas; mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçoi.

ORONTE.

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur....

ORONTE, *l'interrompant.*

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monsieur....

ORONTE, *l'interrompant.*

Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable!

ALCESTE.

Monsieur....

ORONTE, *l'interrompant.*

Sois-je du Ciel écrasé, si je mens!
Et, pour vous confirmer ici mes sentimens,
Souffrez qu'à cœur ouvert, Monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.

(*Il l'embrasse, et lui prend la main.*)

Touchez-là, s'il vous plaît.... Vous me la promettez,
Votre amitié?

ALCESTE.

Monsieur....

ORONTE, *l'interrompant.*

Quoi! vous y résistez?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire;

Mais l'amitié demande un peu plus de mystere,
Et c'est assurément en profaner le nom,
Que de vouloir le mettre en toute occasion.
Avec lumiere et choix cette union veut naître :
Avant que nous lier, il faut nous mieux connoître;
Et nous pourrions avoir telles complexions
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu ! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage !
Souffrons donc que le tems forme des nœuds si doux;
Mais, cependant, je m'offre entiérement à vous.
S'il faut faire à la Cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du Roi je fais quelque figure;
Il m'écoute, et dans tout, il en use, ma foi !
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin je suis à vous de toutes les manieres;
Et, comme votre esprit a de grandes lumieres,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un Sonnet, que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au Public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose;
Veuillez m'en dispenser !

ORONTE.

Pourquoi ?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincere en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande; et j'aurois lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, Monsieur, je le veux bien.

ORONTE, *tirant un papier de sa poche, et lisant.*

(*S'interrompant.*) (*Lisant.*) (*S'interrompant.*)

« Sonnet... » C'est un Sonnet... « L'Espoir... » C'est une Dame
Qui de quelque espérance avoit flatté ma flamme....
(*Lisant.*) (*S'interrompant.*)
« L'Espoir.... » Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE, *lisant.*

(*S'interrompant.*)

« L'espoir.... » Je ne sais si le style
Pourra vous en paroître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, Monsieur.

ORONTE.

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart-d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, Monsieur: le tems ne fait rien à l'affaire.

ORONTE, *lisant.*

« L'espoir, il est vrai, nous soulage,
» Et nous berce un tems notre ennui;
» Mais, Philis, le triste avantage,
» Lorsque rien ne marche après lui! »

PHILINTE.

Je suis déja charmé de ce petit morceau!

ALCESTE, *bas.*

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE, *lisant.*

» Vous eûtes de la complaisance;
» Mais vous en deviez moins avoir,
» Et ne vous pas mettre en dépense
» Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galans ces choses-là sont mises!

ALCESTE, *bas.*

Eh! quoi! vil complaisant, vous louez des sottises?

ORONTE, *lisant.*

» S'il faut qu'une attente éternelle
» Pousse à bout l'ardeur de mon zele,
» Le trépas sera mon recours.
» Vos soins ne m'en peuvent distraire;
» Belle Philis, on désespere,
» Alors qu'on espere toujours. »

PHILINTE.

La chûte en est jolie, amoureuse, admirable!

ALCESTE, *bas.*

La peste de ta chûte! empoisonneur au diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez!

PHILINTE, *à Oronte.*

Je n'ai jamais ouï des vers si bien tournés!

ALCESTE, *bas.*

Morbleu !

ORONTE, *à Philinte.*

Vous me flattez, et vous croyez, peut-être....

PHILINTE, *l'interrompant.*

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, *bas.*

Eh ! que fais-tu donc, traître ?

ORONTE.

Mais pour vous, vous savez quel est notre traité?
Parlez moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matiere est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.
Mais, un jour, à quelqu'un, dont je tairai le nom,
Je disois, en voyant des vers de sa façon,
« Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
» Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire,
» Qu'il doit tenir la bride aux grands empressemens
» Qu'on a de faire éclat de tels amusemens;
» Et que par la chaleur de montrer ses ouvrages
» On s'expose à jouer de mauvais personnages. »

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer, par-là,
Que j'ai tort de vouloir....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Je ne dis pas cela....

Mais je lui disois, moi, « qu'un froid écrit assomme,
» Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme ;
» Et qu'eût-on, d'autre part, cent belles qualités,
» On regarde les gens par leurs méchans côtés. »

ORONTE.

Est ce qu'à mon Sonnet vous trouvez à redire ?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.... Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettois aux yeux comme dans notre tems
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerois je ?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.... « Mais, enfin, lui disois-je,
» Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?
» Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer ?
» Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
» Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
» Croyez-moi, résistez à vos tentations,
» Dérobez au Public ces occupations ;
» Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
» Le nom que dans la Cour vous avez d'honnête homme,
» Pour prendre, de la main d'un avide Imprimeur,
» Celui de ridicule et misérable auteur..... »
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre....
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon Sonnet....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Franchement, il est bon à mettre au cabinet.

Vous vous êtes réglé sur de méchans modeles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.
Qu'est-ce que, « nous berce un tems notre ennui ? »

Et que, « rien ne marche après lui ? »
Que, « ne vous pas mettre en dépense.
» Pour ne me donner que l'espoir ? »
Et que, « Philis, on désespere,
» Alors qu'on espere toujours ? »

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractere et de la vérité ;
Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siecle en cela me fait peur.
Nos peres, tout grossiers, l'avoient beaucoup meilleur ;
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson, que je m'en vais vous dire.

« Si le Roi m'avoit donné
» Paris, sa grand'Ville,
» Et qu'il me fallût quitter
» L'amour de ma mie ;
» Je dirois au Roi Henri :
» Reprenez votre Paris ;
» J'aime mieux ma mie, ô gai !
» J'aime mieux ma mie ! »

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux ;
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure ?

« Si le Roi m'avoit donné
» Paris, sa grand'Ville,
» Et qu'il me fallût quitter
» L'amour de ma mie;
» Je dirois au Roi Henri :
» Reprenez votre Paris;
» J'aime mieux ma mie, ô gai!
» J'aime mieux ma mie! »

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris....
(*A Philinte, qui rit.*)
Oui, Monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillans où chacun se récrie.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons!

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi, vous avez vos raisons;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres,
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre, et moi je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage!

ALCESTE.

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me passerai fort que vous les approuviez!

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrois bien, pour voir, que, de votre maniere,
Vous en composassiez sur la même matiere.

ALCESTE.

J'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchans;
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit Monsieur, prenez-le un peu moins haut!

ALCESTE.

Ma foi! mon grand Monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, *se mettant entr'eux deux.*

Eh! Messieurs, c'en est trop! Laissez cela, de grace!

ORONTE, *à Alceste.*

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, Monsieur, de tout mon cœur!

ALCESTE.

Et, moi, je suis, Monsieur, votre humble serviteur!

(*Oronte sort.*)

SCENE III.

SCENE III.

ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE.

HÉ bien, vous le voyez? pour être trop sincere,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire;
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Ne me parlez pas!

PHILINTE.

Mais....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Plus de société!

PHILINTE.

C'est trop....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Laissez-moi là.

PHILINTE, *l'interrompant.*

Si je....

ALCESTE.

Point de langage!

PHILINTE.

Mais, quoi!...

ALCESTE, *l'interrompant.*

Je n'entends rien!

PHILINTE.

Mais....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Encore?

PHILINTE.

On outrage...

ALCESTE, *l'interrompant.*

Ah! parbleu! c'en est trop!... Ne suivez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi; je ne vous quitte pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, CÉLIMENE.

ALCESTE.

MADAME, voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait:
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.
Oui, je vous tromperois de parler autrement:
Tôt ou tard nous romprons indubitablement;
Et je vous promettrois mille fois le contraire,
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMENE.

C'est pour me quereller, donc, à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi?

ALCESTE.

Je ne querelle point.... Mais votre humeur, Madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre ame:
Vous avez trop d'amans qu'on voit vous obséder;
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CÉLIMENE.

Des amans que je fais me rendez-vous coupable?

Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?

ALCESTE.

Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut
prendre;
Mais un cœur, à leurs vœux, moins facile et moins
tendre.
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,
Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes,
Acheve sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez
Attache autour de vous leurs assiduités;
Et votre complaisance, un peu moins étendue,
De tant de soupirans chasseroit la cohue.
Mais, au moins, dites-moi, Madame, par quel sort
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort?
Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
Sont-ce ces grands canons qui vous le font aimer?
L'amas de ces rubans a-t-il su vous charmer?
Est-ce par les appas de sa vaste reingrave
Qu'il a gagné votre ame en faisant votre esclave?
Ou sa façon de rire et son ton de fausset,
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret?

CÉLIMÈNE.

Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage !
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage,
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis ?

ALCESTE.

Perdez votre procès, Madame, avec constance,
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMÈNE.

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux ?

ALCESTE.

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

CÉLIMÈNE.

C'est ce qui doit rasseoir votre ame effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée ;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE.

Mais, moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous prie ?

CÉLIMÈNE.

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE.

Hé quel lieu de le croire à mon cœur enflammé ?

CÉLIMÈNE.

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

ALCESTE.

Mais qui m'assurera que, dans le même instant,
Vous n'en disiez, peut-être, aux autres tout autant ?

CÉLIMENE.

Certes, pour un amant, la fleurette est mignonne,
Et vous me traitez là de gentille personne!
Eh bien, pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici;
Et rien ne sauroit plus vous tromper que vous-même:
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu! faut-il que je vous aime?
Ah! que si de vos mains je ratrappe mon cœur,
Je bénirai le Ciel de ce rare bonheur!
Je ne le cele pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible,
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi!

CÉLIMENE.

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde!

ALCESTE.

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se peut concevoir; et jamais
Personne n'a, Madame, aimé comme je fais!

CÉLIMENE.

En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vu jamais un amant si grondeur!

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
A tous nos démêlés coupons chemin, de grace!
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter....

SCENE II.

BASQUE, CÉLIMENE, ALCESTE.

CÉLIMENE, *à Basque.*

QU'EST-CE ?

BASQUE.

Acaste est là-bas.

CÉLIMENE.

Eh ! bien, faites monter.
(*Basque sort.*)

SCENE III.

ALCESTE, CÉLIMENE.

ALCESTE.

QUOI ! l'on ne peut jamais vous parler tête-à tête ?
A recevoir le monde, on vous voit toujours prête ?
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous !

CÉLIMENE.

Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire ?

ALCESTE.

Vous avez des égards qui ne sauroient me plaire.

CÉLIMENE.

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il savoit que sa vue eût pu m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela pour vous gêner de sorte ?

CÉLIMENE.

Mon Dieu ! de ses pareils la bienveillance importe;
Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,
Ont gagné dans la Cour de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire :
Ils ne sauroient servir, mais ils peuvent vous nuire;
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE.

Enfin, quoi qu'il en soit, et sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde;
Et les précautions de votre jugement....

SCENE IV.

BASQUE, ALCESTE, CÉLIMENE.

BASQUE, *à Célimene.*

VOICI Clitandre, encor, Madame.

ALCESTE, *à part.*

Justement !

CÉLIMENE.

Où courez-vous ?

ALCESTE.

Je sors.

CÉLIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoi faire?

CÉLIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

CÉLIMENE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire.

Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer!

CÉLIMENE.

Je le veux, je le veux!

ALCESTE.

Non, il m'est impossible.

CÉLIMENE.

Eh! bien, allez, sortez; il vous est tout loisible.

SCENE V.

ÉLIANTE, PHILINTE, ALCESTE, CÉLIMENE, BASQUE.

ÉLIANTE, *à Célimene.*

Voici les deux Marquis qui montent avec nous.
Vous l'est-on venu dire?

CÉLIMENE.

Oui.

(*A Basque.*)

Des siéges pour tous.

(*Basque donne des siéges, et sort pendant qu'Acaste et Clitandre entrent.*)

SCENE VI.

ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CÉLIMENE, ÉLIANTE, PHILINTE.

CÉLIMENE, *bas, à Alceste.*

Vous n'êtes pas sorti?

ALCESTE, *bas.*

Non : mais je veux, Madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre ame.

CÉLIMENE, *bas.*

Taisez-vous.

ALCESTE, *bas.*

Aujourd'hui, vous vous expliquerez.

CÉLIMENE, *bas.*

Vous perdez le sens.

ALCESTE, *bas.*

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMENE, *bas.*

Ah !

ALCESTE, *bas.*

Vous prendrez parti.

CÉLIMENE, *bas.*

Vous vous moquez, je pense ?

ALCESTE, *bas.*

Non ; mais vous choisirez : c'est trop de patience !

CLITANDRE, *à Célimene.*

Parbleu ! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ces manieres,
D'un charitable avis lui prêter les lumieres ?

CÉLIMENE.

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort ;
Par-tout il porte un air qui saute aux yeux d'abord ;
Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu ! s'il faut parler des gens extravagans,
Je viens d'en essuyer un des plus fatigans,
Damon, le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

CÉLIMENE.

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire, avec de grands discours :
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE, *bas, à Philinte.*

Ce début n'est pas mal ; et, contre le prochain,
La conversation prend un assez bon train !

CLITANDRE, *à Célimene.*

Timante encor, Madame, est un bon caractere ?

CÉLIMENE.

C'est, de la tête aux pieds, un homme tout mystere,
Qui vous jette, en passant, un coup-d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire. est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde ;
A force de façons, il assomme le monde.
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien :
De la moindre vétille il fait une merveille ;
Et, jusques au bon jour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Géralde, Madame ?

CÉLIMENE.

O l'ennuyeux conteur !
Jamais on ne le voit sortir du grand Seigneur.
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que Duc, Prince ou Princesse.
La qualité l'entête ; et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens.

Il tutoie, en parlant, ceux du plus haut étage,
Et le nom de Monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien?

CÉLIMENE.

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien!
Lorsqu'elle vient me voir je souffre le martyre:
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire;
Et la stérilité de son expression
Fait mourir, à tous coups, la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance;
Le beau tems et la pluie, et le froid et le chaud
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable;
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle s'émeut autant qu'une piece de bois!

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste?

CÉLIMENE.

Ah! quel orgueil extrême!
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même.
Son mérite jamais n'est content de la Cour:
Contre elle il fait métier de pester chaque jour;
Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

CÉLIMENE.

Et ne faut-il pas bien que Monsieur contredise?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des Cieux?
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire :
Il prend toujours en main l'opinion contraire ;
Et penseroit paroître un homme du commun,
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes;
Et ses vrais sentimens sont combattus par lui,
Aussi-tôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE.

Les rieurs sont pour vous, Madame, c'est tout dire;
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE.

Mais il est véritable aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit;
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne sauroit souffrir qu'on blâme, ni qu'on loue.

ALCESTE.

C'est que jamais, morbleu! les hommes n'ont raison;
Que le chagrin contre eux est toujours de saison;
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinens, ou censeurs téméraires!

CÉLIMENE.

Mais....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Non, Madame, non, quand j'en devrois mourir;

Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre ame
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme!

CLITANDRE.

Pour moi, je ne sais pas, mais j'avoûrai, tout haut,
Que j'ai cru jusqu'ici Madame sans défaut.

ACASTE, *à Alceste.*

De graces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne; et, loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut que l'on flatte:
A ne rien pardonner le pur amour éclate;
Et je bannirois, moi, tous ces lâches amans
Que je verrois soumis à tous mes sentimens,
Et dont, à tous propos, les molles complaisances
Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CELIMENE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier les personnes qu'on aime?

ÉLIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces loix,
Et l'on voit les amans vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable.
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.

La pâle est au jasmin en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable,
La maigre a de la taille et de la liberté,
La grasse est dans son port pleine de majesté,
La mal-propre, sur soi de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée,
La géante paroît une Déesse aux yeux;
La naine un abrégé des merveilles des Cieux,
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'esprit, la sotte est toute bonne,
La trop grande parleuse est d'agréable humeur,
Et la muette garde une honnête pudeur,
C'est ainsi qu'un amant, dont l'amour est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

ALCESTE.

Et moi, je soutiens, moi...

CÉLIMENE, *l'interrompant.*

Brisons là ce discours,
Et dans la galerie allons faire deux tours....
(*A Clitandre et à Acaste, qui paroissent vouloir sortir.*)
Quoi! vous vous en allez, Messieurs?

CLITANDRE et ACASTE, *ensemble.*

Non pas, Madame.

ALCESTE, *bas, à Célimene.*

La peur de leur départ occupe fort votre ame!...
(*A Clitandre et à Acaste.*)
Sortez quand vous voudrez, Messieurs; mais j'avertis
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE.

A moins de voir Madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE, *à Alceste.*

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,
Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CÉLIMENE, *à Alceste.*

C'est pour rire, je crois?

ALCESTE.

Non, en aucune sorte.
Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte!

SCENE VII.

BASQUE, ALCESTE, CÉLIMENE, ELIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE.

BASQUE, *à Alceste.*

MONSIEUR, un homme est là, qui voudroit vous parler,
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE.

Il porte une jaquette à grand'basques plissées,
Avec du d'or dessus.

CÉLIMENE, *à Alceste.*

Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer.

(*Basque sort.*)

SCENE VIII.

UN GARDE DE LA MARÉCHAUSSÉE, ALCESTE, CÉLIMENE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE.

ALCESTE, *allant au devant du Garde.*

Qu'est-ce donc qu'il vous plaît?
Venez, Monsieur.

LE GARDE.

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, Monsieur, pour m'en instruire.

LE GARDE.

Messieurs les Maréchaux, dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.

ALCESTE.

Qui, moi, Monsieur?

LE GARDE.

Vous-même.

ALCESTE.

Eh! pourquoi faire?

(*Le Garde se retire, sans lui répondre.*)

SCENE IX.

ALCESTE, CÉLIMENE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE.

PHILINTE, *à Alceste.*

C'EST d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CÉLIMENE.

Comment ?

PHILINTE.

Oronte et lui se sont tantôt bravés,
Sur certains petits vers, qu'il n'a pas approuvés ;
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance!

PHILINTE.

Mais il faut suivre l'ordre ; allons, disposez-vous.

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous ?
La voix de ces Messieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font notre querelle?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchans !

PHILINTE.

Mais d'un plus doux esprit...

ALCESTE, *l'interrompant.*

Je n'en démordrai point ; les vers sont exécrables !

PHILINTE.

Vous devez faire voir des sentimens traitables.
Allons, venez.

ALCESTE.

J'irai; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire !

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits!....

(*A Clitandre et Acaste, qui rient.*)

Par la sambleu! Messieurs, je ne croyois pas être
Si plaisant que je suis!

CÉLIMENE.

Allez vîte paroître
Où vous devez.

ALCESTE.

J'y vais, Madame; et, sur mes pas,
Je reviens en ce lieu, pour vuider nos débats.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

Cher Marquis, je te vois l'ame bien satisfaite?
Toute chose t'égaie, et rien ne t'inquiete?
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paroître joyeux?

ACASTE.

Parbleu! je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'ame chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune et sors d'une maison
Qui se peut dire noble, avec quelque raison;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.
Pour le cœur, dont sur-tout nous devons faire cas,
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas;
Et l'on m'a vu pousser, dans le monde, une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde maniere.
Pour de l'esprit, j'en ai, sans doute, et du bon goût,
A juger, sans étude, et raisonner de tout;
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,

Figure de savant, sur les bancs du Théatre ;
Y décider en chef, et faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des Ahs !
Je suis assez adroit ; j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles, sur-tout, et la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
Qu'on seroit mal venu de me le disputer.
Je me vois dans l'estime, autant qu'on y puisse être,
Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du maître ;
Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je croi
Qu'on peut, par tout pays, être content de soi !

CLITANDRE.

Oui ; mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles ?

ACASTE.

Moi ? Parbleu ! je ne suis de taille, ni d'humeur
A pouvoir d'une belle essuyer la froideur.
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
A brûler constamment pour des beautés séveres ;
A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,
A chercher le secours des soupirs et des pleurs,
Et tâcher, par des soins d'une très-longue suite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, Marquis, ne sont pas faits
Pour aimer à crédit, et faire tous les frais.
Quelque rare que soit le mérite des belles,
Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix comme elles !
Que pour se faire honneur d'un cœur comme le mien,
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien ;

Et

Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE.

Tu penses donc, Marquis, être fort bien ici ?

ACASTE.

J'ai quelque lieu, Marquis, de le penser ainsi !

CLITANDRE.

Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême :
Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même.

ACASTE.

Il est vrai, je me flatte et m'aveugle en effet !

CLITANDRE.

Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait ?

ACASTE.

Je me flatte !

CLITANDRE.

Sur quoi fonder tes conjectures ?

ACASTE.

Je m'aveugle !

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui soient sûres ?

ACASTE.

Je m'abuse, te dis-je !

CLITANDRE.

Est-ce que de ses vœux
Célimene t'a fait quelques secrets aveux ?

ACASTE.

Non, je suis maltraité !

CLITANDRE.

Réponds-moi, je te prie!

ACASTE.

Je n'ai que des rebuts!

CLITANDRE.

Laissons la raillerie,
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné?

ACASTE.

Je suis le misérable, et toi le fortuné;
On a pour ma personne une aversion grande,
Et, quelqu'un de ces jours, il faut que je me pende!

CLITANDRE.

Oh çà! veux-tu, Marquis, pour ajuster nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux?
Que qui pourra montrer une marque certaine
D'avoir meilleure part au cœur de Célimene,
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu,
Et le délivrera d'un rival assidu?

ACASTE.

Ah! parbleu, tu me plais avec un tel langage,
Et, du bon de mon cœur, à cela je m'engage....
Mais, chut!

SCENE II.

CÉLIMENE, ACASTE, CLITANDRE.

CÉLIMENE.

Encore ici ?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CÉLIMENE.

Je viens d'ouïr entrer un carrosse là-bas.
Savez-vous qui c'est ?

CLITANDRE.

Non.

SCENE III.

BASQUE, CÉLIMENE, ACASTE, CLITANDRE.

BASQUE, *à Célimene.*

Arsinoé, Madame,
Monte ici pour vous voir.

CÉLIMENE.

Que me veut cette femme?

BASQUE.

Éliante là-bas est à l'entretenir.

(Il sort.)

SCENE IV.

CÉLIMENE, ACASTE, CLITANDRE.

CÉLIMENE, *à Acaste.*

De quoi s'avise-t-elle, et qui la fait venir ?

ACASTE.

Pour prude consommée en tous lieux elle passe ;
Et l'ardeur de son zele....

CÉLIMENE, *l'interrompant.*

Oui, oui, franche grimace.
Dans l'ame, elle est du monde ; et ses soins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.
Elle ne sauroit voir qu'avec un œil d'envie
Les amans déclarés dont une autre est suivie ;
Et son triste mérite abandonné de tous,
Contre le Ciel aveugle est toujours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude,
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude ;
Et, pour sauver l'honneur de ses foibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un amant plairoit fort à la Dame ;
Et même pour Alceste elle a tendresse d'ame.
Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits :
Elle veut que ce soit un vol que je lui fais ;
Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,

En tous endroits, sous main, contre moi se détache.
Enfin, je n'ai rien vu de si sot, à mon gré :
Elle est impertinente au suprême degré,
Et....

SCENE V.

ARSINOÉ, CÉLIMENE, CLITANDRE, ACASTE.

CÉLIMENE, *à Arsinoé.*

Ah ! quel heureux sort en ce lieu vous amene ?
Madame, sans mentir, j'étois de vous en peine.

ARSINOÉ.

Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

CÉLIMENE.

Ah ! mon Dieu ! que je suis contente de vous voir !
(*Clitandre et Acaste sortent, en riant.*)

SCENE VI.

ARSINOÉ, CÉLIMENE.

ARSINOÉ.

Leur départ ne pouvoit plus à propos se faire.

CÉLIMENE.

Voulons-nous nous asseoir ?

ARSINOÉ.

Il n'est pas nécessaire.
Madame, l'amitié doit sur tout éclater
Aux choses qui le plus nous peuvent importer ;
Et, comme il n'en est point de plus grande importance
Que celle de l'honneur et de la bienséance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier j'étois chez des gens de vertu singuliere,
Où sur vous du discours on tourna la matiere ;
Et là votre conduite, avec ses grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite,
Trouverent des censeurs plus qu'il n'auroit fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre ?
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre.
Je vous excusai fort sur votre intention,
Et voulus de votre ame être la caution.
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie ;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air dont vous vivez vous faisoit un peu tort,
Qu'il prenoit dans le monde une méchante face,
Qu'il n'est conte fâcheux que par-tout on n'en fasse,
Et que, si vous vouliez, tous vos déportemens
Pourroient moins donner prise aux mauvais jugemens.
Non que j'y croie, au fond, l'honnêteté blessée ;
Me préserve le Ciel d'en avoir la pensée !

Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
Madame, je vous crois l'ame trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvemens secrets
D'un zele qui m'attache à tous vos intérêts ?

CÉLIMENE.

Madame, j'ai beaucoup de graces à vous rendre :
Un tel avis m'oblige, et, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnoître, à l'instant, la faveur,
Par un avis aussi qui touche votre honneur ;
Et, comme je vous vois vous montrer mon amie,
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisois visite,
Je trouvai quelques gens, d'un très-rare mérite,
Qui, parlant des vrais soins d'une ame qui vit bien,
Firent tomber sur vous, Madame, l'entretien.
Là, votre pruderie et vos éclats de zele
Ne furent pas cités comme un fort bon modele ;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence ;
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jettez sur tous ;
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures :
Tout cela, si je puis vous parler franchement,

Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
« A quoi bon, disoient-ils, cette mine modeste,
» Et ce sage dehors que dément tout le reste?
» Elle est à bien prier exacte au dernier point;
» Mais elle bat ses gens, et ne les *paye* point.
» Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zele;
» Mais elle met du blanc, et veut paroître belle.
» Elle fait des tableaux couvrir les nudités;
» Mais elle a de l'amour pour les réalités. »
Pour moi, contre chacun, je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'étoit médisance;
Mais tous les sentimens combattirent le mien,
Et leur conclusion fut que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long tems,
Avant que de songer à condamner les gens;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
A ceux à qui le Ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvemens secrets
D'un zele qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOÉ.

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendois pas à cette répartie,
Madame; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincere avis vous a blessée au cœur!

CÉLIMÈNE.

Au contraire, Madame; et si l'on étoit sage,
Ces avis mutuels seroient mis en usage.
On détruiroit par-là, traitant de bonne foi,
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zele
Nous ne continuyions cet office fidele,
Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous, de moi, moi, de vous.

ARSINOÉ.

Ah! Madame, de vous je ne puis rien entendre!
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre!

CÉLIMÈNE.

Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout;
Et chacun a raison, suivant l'âge ou le goût.
Il est une saison pour la galanterie;
Il en est une aussi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le parti
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti;
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgraces!
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces:
L'âge amenera tout; et ce n'est pas le tems,
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans?

ARSINOÉ.

Certes, vous vous targuez d'un bien foible avantage,
Et vous faites sonner terriblement votre âge!
Ce que de plus que vous on en pourroit avoir
N'est pas d'un si grand cas pour s'en tant prévaloir;
Et je ne sais pourquoi votre ame ainsi s'emporte,
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

SCENE VII.

ALCESTE, CÉLIMENE, ARSINOÉ.

CÉLIMENE, *à Alceste.*

Alceste, il faut que j'aille écrire un mot de lettre,
Que, sans me faire tort, je ne saurois remettre.
Soyez avec Madame ; elle aura la bonté
D'excuser aisément mon incivilité.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

ALCESTE, ARSINOÉ.

ARSINOÉ.

Vous voyez ? elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carrosse vienne ;
Et jamais tous ses soins ne pouvoient m'offrir rien
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien !
En vérité, les gens d'un mérite sublime
Entraînent de chacun et l'amour et l'estime ;
Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrois que la Cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de justice.

Vous

Vous avez à vous plaindre, et je suis en courroux
Quand je vois, chaque jour, qu'on ne fait rien pour
vous !

ALCESTE.

Moi, Madame ? eh ! sur quoi pourrois-je en rien prétendre ?
Quel service à l'État est-ce qu'on m'a vu rendre ?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,
Pour me plaindre à la Cour qu'on ne fait rien pour
moi ?

ARSINOÉ.

Tous ceux sur qui la Cour jette des yeux propices
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
Il faut l'occasion, ainsi que le pouvoir ;
Et le mérite enfin que vous nous faites voir,
Devroit....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Mon Dieu, laissons mon mérite, de grace !
De quoi voulez-vous là que la Cour s'embarrasse ?
Elle auroit fort à faire, et ses soins seroient grands
D'avoir à déterrer le mérite des gens !

ARSINOÉ.

Un mérite éclatant se déterre lui-même.
Du vôtre, en bien des lieux, on fait un cas extrême ;
Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits
Vous fûtes hier loué, par des gens d'un grand poids.

ALCESTE.

Eh ! Madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siecle par-là n'a rien qu'on ne confonde !
Tout est d'un grand mérite également doué ;

Ce n'est plus un honneur que de se voir loué :
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon Valet-de-chambre est mis dans la gazette.

ARSINOÉ.

Pour moi, je voudrois bien que, pour vous montrer
mieux,
Une Charge à la Cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines,
On peut pour vous servir remuer des machines;
Et j'ai des gens en main que j'emploîrai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, Madame, que j'y fisse?
L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse;
Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une ame compatible avec l'air de la Cour.
Je ne me trouve point les vertus nécessaires
Pour y bien réussir et faire mes affaires.
Etre franc et sincere est mon plus grand talent :
Je ne sais point jouer les hommes en parlant;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense
Doit faire en ce pays fort peu de résidence!
Hors de la Cour, sans doute, on n'a pas cet appui,
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;
Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
Le chagrin de jouer de fort sots personnages.
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louer les vers de Messieurs tels,
A donner de l'encens à Madame une telle,
Et de nos francs Marquis essuyer la cervelle!

ARSINOÉ.

Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapître de Cour.
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre
amour;
Et, pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
Je souhaiterois fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez, sans doute, un sort beaucoup plus
doux,
Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE.

Mais, en disant cela, songez-vous, je vous prie,
Que cette personne est, Madame, votre amie?

ARSINOÉ.

Oui; mais ma conscience est blessée, en effet,
De souffrir plus long-tems le tort que l'on vous fait.
L'état où je vous vois afflige trop mon ame,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.

ALCESTE.

C'est me montrer, Madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant!

ARSINOÉ.

Oui, toute mon amie, elle est, et je la nomme
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme;
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela se peut, Madame: on ne voit pas les cœurs;
Mais votre charité se seroit bien passée
De jetter dans le mien une telle pensée!

ARSINOÉ.

Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire; il est assez aisé!

ALCESTE.

Non.... Mais sur ce sujet, quoi que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fît savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOÉ.

Eh bien, c'est assez dit; et sur cette matiere,
Vous allez recevoir une pleine lumiere.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.
Donnez-moi seulement la main jusques chez moi:
Là, je vous ferai voir une preuve fidelle
De l'infidélité du cœur de votre belle;
Et, si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Non, l'on n'a point vu d'ame à manier si dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure.
En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner;
Et jamais différent si bizarre, je pense,
N'avoit de ces Messieurs occupé la prudence.
« Non, Messieurs, disoit-il, je ne me dédis point,
» Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
» De quoi s'offense-t-il? et que veut-il me dire?
» Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire?
» Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers?
» On peut être honnête homme et faire mal des vers:
» Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matieres,
» Je le tiens galant homme, en toutes les manieres.
» Homme de qualité, de mérite et de cœur;
» Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur.
» Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense,
» Son adresse à cheval, aux armes, à la danse;

» Mais pour louer ses vers, je suis son serviteur!
» Et lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
» On ne doit de rimer avoir aucune envie,
» Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie! »
Enfin toute la grace et l'accommodement
Où s'est, avec effort, plié son sentiment,
C'est de dire, croyant adoucir bien son style:
« Monsieur, je suis fâché d'être si difficile,
» Et, pour l'amour de vous, je voudrois, de bon
» cœur,
» Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur; »
Et dans une embrassade, on leur a, pour conclure,
Fait vîte envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE.

Dans ses façons d'agir il est fort singulier,
Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier;
Et la sincérité dont son ame se pique
A quelque chose en soi de noble et d'héroïque.
C'est une vertu rare au siecle d'aujourd'hui,
Et je la voudrois voir par-tout, comme chez lui.

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus sur-tout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne.
De l'humeur dont le Ciel a voulu le former,
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer;
Et je sais moins encor comment votre cousine
Peut être la personne où son penchant l'incline.

ÉLIANTE.

Cela fait assez voir que l'amour dans les cœurs
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs;

Et toutes ces raisons de douces sympathies,
Dans cet exemple-ci se trouvent démenties.

PHILINTE.

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut voir?

ÉLIANTE.

C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.
Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime?
Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même;
Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,
Et croit aimer aussi, parfois, qu'il n'en est rien.

PHILINTE.

Je crois que notre ami, près de cette cousine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine,
Et, s'il avoit mon cœur, à dire vérité,
Il tourneroit ses vœux tout d'un autre côté;
Et, par un choix plus juste, on le verroit, Madame,
Profiter des bontés que lui montre votre ame.

ÉLIANTE.

Pour moi, je n'en fais point de façons, et je croi
Qu'on doit sur de tels points être de bonne foi.
Je ne m'oppose point à toute sa tendresse,
Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse;
Et, si c'étoit qu'à moi la chose pût tenir,
Moi-même à ce qu'il aime on me verroit l'unir.
Mais si dans un tel choix, comme tout se peut faire,
Son amour éprouvoit quelque destin contraire,
S'il falloit que d'un autre on couronnât les feux,
Je pourrois me résoudre à recevoir ses vœux;

Et le refus, souffert en pareille occurrence,
Ne m'y feroit trouver aucune répugnance.

PHILINTE.

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,
Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas:
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire
De ce que, là-dessus, j'ai pris soin de lui dire.
Mais si, par un hymen, qui les joindroit eux deux;
Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,
Tous les miens tenteroient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre ame lui présente.
Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvoit sur moi, Madame, retomber!

ÉLIANTE.

Vous vous divertissez, Philinte?

PHILINTE.

Non, Madame;
Et je vous parle ici du meilleur de mon ame!
J'attends l'occasion de m'offrir hautement,
Et, de tous mes souhaits, j'en presse le moment.

SCENE II.

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE.

ALCESTE, *à Eliante.*

AH! faites-moi raison, Madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir?

ALCESTE.

J'ai ce que, sans mourir, je ne puis concevoir;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accableroit pas comme cette aventure!
C'en est fait.... mon amour.... Je ne saurois parler.

ÉLIANTE.

Que votre esprit, un peu, tâche à se rappeler.

ALCESTE, *à part.*

O juste Ciel! faut-il qu'on joigne à tant de graces
Les vices odieux des ames les plus basses!

ÉLIANTE.

Mais encor, qui vous peut....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Ah! tout est ruiné!
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné!
Célimene... Eût-on pu croire cette nouvelle?
Célimene me trompe, et n'est qu'une infidelle!

ÉLIANTE.

Avez-vous pour le croire un juste fondement?

PHILINTE, *à Alceste.*

Peut-être est-ce un soupçon conçu légérement;
Et votre esprit jaloux prend, parfois, des chimeres....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Ah! morbleu! mêlez-vous, Monsieur de vos affaires....

(*A Eliante.*)

C'est de sa trahison n'être que trop certain
Que l'avoir dans ma poche, écrite de sa main.
Oui, Madame, une lettre écrite pour Oronte
A produit à mes yeux ma disgrace et sa honte....
Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyoit les soins,
Et que de mes rivaux je redoutois le moins!

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas, quelquefois, si coupable qu'on pense.

ALCESTE.

Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît,
Et ne prenez souci que de votre intérêt!

ÉLIANTE.

Vous devez modérer vos transports; et l'outrage....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage;
C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.
Vengez-moi d'une ingrate et perfide parente,

Qui trahit lâchement une ardeur si constante ;
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur!

ÉLIANTE.

Moi ! vous venger ? comment ?

ALCESTE.

En recevant mon cœur.
Acceptez-le, Madame, au lieu de l'infidelle :
C'est par-là que je puis prendre vengeance d'elle;
Et je la veux punir par les sinceres vœux,
Par le profond amour, les soins respectueux,
Les devoirs empressés et l'assidu service
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ÉLIANTE.

Je compatis, sans doute, à ce que vous souffrez,
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez ;
Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,
Et vous pouvez quitter ce desir de vengeance.
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas ;
On a beau voir pour rompre une raison puissante,
Une coupable aimée est bientôt innocente :
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant!

ALCESTE.

Non, non, Madame, non ; l'offense est trop mortelle:
Il n'est point de retour, et je romps avec elle.
Rien ne sauroit changer le dessein que j'en fais,
Et je me punirois de l'estimer jamais !. . .

(*Voyant paroître Célimene.*)

La voici, mon courroux redouble à cette approche.

Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,
Pleinement la confondre, et vous porter après
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

(*Eliante et Philinte sortent.*)

SCENE III.

CÉLIMENE, ALCESTE.

ALCESTE, *à part.*

O CIEL! de mes transports puis-je être ici le maître?

CÉLIMENE, *à part.*

(*A Alceste.*)

Ouais!.... Quel est donc le trouble où je vous vois paroître?
Et que me veulent dire, et ces soupirs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez?

ALCESTE.

Que toutes les horreurs dont une ame est capable
A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
Que le sort, les démons et le Ciel en courroux
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous!

CÉLIMENE, *riant.*

Voilà certainement des douceurs que j'admire!

ALCESTE.

Ah! ne plaisantez point, il n'est pas tems de rire.
Rougissez bien plutôt! vous en avez raison,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.

Voilà

Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame !
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme!
Par ces fréquens soupçons, qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos soins et vôtre adresse à feindre,
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre !
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé !
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut par-tout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame est libre à nommer son vainqueur.
Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte
Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte;
Et rejettant mes vœux, dès le premier abord,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie
Qui ne sauroit trouver de trop grands châtimens,
Et je puis tout permettre à mes ressentimens !.....
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage :
Je ne suis plus à moi; je suis tout à la rage !
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés :
Je cede aux mouvemens d'une juste colere,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire !

CÉLIMENE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement !
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement ?

ALCESTE.

Oui, oui, je l'ai perdu lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté!

CÉLIMENE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

ALCESTE.

Ah! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre!
Mais pour le mettre à bout j'ai des moyens tout prêts.

(*Tirant de sa poche une lettre qu'il lui montre.*)

Jettez ici les yeux, et connoissez vos traits.
Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
Et contre ce témoin on n'a rien à répondre?

CÉLIMENE, *regardant la lettre.*

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

ALCESTE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit?

CÉLIMENE.

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?

ALCESTE.

Quoi! vous joignez ici l'audace à l'artifice?
Le désavoûrez-vous, pour n'avoir pas de seing?

CÉLIMENE.

Pourquoi désavouer un billet de ma main?

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir sans demeurer confuse
Du crime dont vers moi son style vous accuse?

CÉLIMENE.

Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant!

ALCESTE.

Quoi! vous bravez ainsi ce témoin convaincant?
Et ce qu'il m'a fait voir de douceurs pour Oronte
N'a donc rien qui m'outrage et qui vous fasse honte?

CÉLIMENE.

Oronte! Qui vous dit que la lettre est pour lui?

ALCESTE.

Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui.
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre,
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre?
En serez-vous, vers moi, moins coupable, en effet?

CÉLIMENE.

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t il, et qu'a-t-il de coupable?

ALCESTE.

Ah! le détour est bon et l'excuse admirable!
Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à ce trait;
Et me voilà, par-là, convaincu tout-à-fait....
Osez-vous recourir à ces ruses grossieres,
Et croyez-vous les gens si privés de lumieres?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air
Vous voulez soutenir un mensonge si clair;
Et comment vous pourrez tourner pour une femme
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme?
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire....

CÉLIMENE, *l'interrompant.*

Il ne me plaît pas, moi.

Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire!

ALCESTE.

Non, non, sans s'emporter, prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici.

CÉLIMENE.

Non, je n'en veux rien faire; et dans cette occurrence
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE.

De grace, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut pour une femme expliquer ce billet.

CÉLIMENE.

Non, il est pour Oronte, et je veux qu'on le croie;
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie;
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête!

ALCESTE, *à part.*

Ciel! rien de plus cruel peut-il être inventé,
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité?
Quoi! d'un juste courroux je suis ému contr'elle,
C'est moi qui me vient plaindre, et c'est moi qu'on
querelle!
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris....

(*A Célimene.*)
Ah ! que vous savez bien ici, contre moi-même,
Perfide ! vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !
Défendez-vous, au moins, d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable!
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent;
A vous prêter les mains ma tendresse consent.
Efforcez-vous ici de paroître fidelle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle !

CÉLIMENE.

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous !
Je voudrois bien savoir qui pourroit me contraindre
A descendre pour vous aux bassesses de feindre :
Et pourquoi, si mon cœur penchoit d'autre côté,
Je ne le dirois pas avec sincérité.
Quoi ! de mes sentimens l'obligeante assurance
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense ?
Auprès d'un tel garant sont-ils de quelque poids ?
N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix ?
Et puisque notre cœur fait un effort extrême
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
Doit-il impunément douter de cet oracle ?
Et n'est-il pas coupable en ne s'assurant pas
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats ?

Allez, de tels soupçons méritent ma colere,
Et vous ne valez pas que l'on vous considere.
Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité
De conserver encor pour vous quelque bonté:
Je devrois autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte légitime!

ALCESTE.

Ah! traîtresse! mon foible est étrange pour vous!
Vous me trompez, sans doute, avec des mots si doux;
Mais il n'importe: il faut suivre ma destinée!
A votre foi mon ame est toute abandonnée;
Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur!

CÉLIMENE.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on
aime.

ALCESTE.

Ah! rien n'est comparable à mon amour extrême;
Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous!
Oui, je voudrois qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez réduite en un sort misérable,
Que le Ciel, en naissant, ne vous eût donné rien;
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice,
Et que j'eusse la joie et la gloire, en ce jour,
De vous voir tenir tout des mains de mon amour!

CÉLIMENE.

C'est me vouloir du bien d'une étrange maniere!
Me préserve le Ciel que vous ayiez matiere....
(*Voyant entrer Dubois, tout botté, en habit de voyage, et avec beaucoup de précipitation.*)
Voici Monsieur Dubois plaisamment figuré.

SCENE IV.

DU BOIS, CÉLIMENE, ALCESTE.

ALCESTE, *à Dubois.*

Que veut cet équipage et cet air effaré ?
Qu'as-tu?

DUBOIS, *à demi voix.*

Monsieur....

ALCESTE.

Hé bien?

DUBOIS.

Voici bien des mysteres!

ALCESTE.

Qu'est-ce ?

DUBOIS.

Nous sommes mal, Monsieur, dans nos affaires!

ALCESTE.

Quoi?

DUBOIS.

Parlerai-je haut?

ALCESTE.

Oui parle, et promptement.

DUBOIS.

N'est-il point là quelqu'un ?

ALCESTE.

Ah! que d'amusement !

Veux-tu parler ?

DUBOIS, *haut.*

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment ?

DUBOIS.

Il faut d'ici déloger, sans trompette.

ALCESTE.

Et pourquoi ?

DUBOIS.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La cause ?

DUBOIS.

Il faut partir, Monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE.

Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage ?

DUBOIS.

Par la raison, Monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

Ah! je te casserai la tête assurément,
Si tu ne veux, maraud ! t'expliquer autrement.

DUBOIS.

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine,

Est venu nous laisser, jusques dans la cuisine,
Un papier griffonné d'une telle façon
Qu'il faudroit pour le lire être pis qu'un démon.
C'est de votre procès : je n'en fais aucun doute;
Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verroit goutte.

ALCESTE.

Hé bien, quoi? ce papier qu'a-t-il à démêler,
Traître ! avec le départ dont tu viens me parler?

DUBOIS.

C'est pour vous dire ici, Monsieur, qu'une heure ensuite
Un homme, qui souvent vous vient rendre visite,
Est venu vous chercher, avec empressement;
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zele,
De vous dire.... Attendez.... comme est-ce qu'il s'appelle?

ALCESTE.

Laisse-là son nom, traître ! et dis ce qu'il t'a dit.

DUBOIS.

C'est un de vos amis, enfin, cela suffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,
Et que d'être arrêté le sort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoi ! n'a-t-il voulu te rien spécifier?

DUBOIS.

Non : il m'a demandé de l'encre et du papier;
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystere avoir la connoissance.

(Il cherche le billet dans ses poches.)

ALCESTE.

Donne-le donc.

CÉLIMENE.

Que peut envelopper ceci ?

ALCESTE.

Je ne sais ; mais j'aspire à m'en voir éclairci....
(*A Dubois.*)
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable ?

DUBOIS, *après avoir long-tems cherché le billet.*

Ma foi ! je l'ai, Monsieur, laissé sur votre table.

ALCESTE, *le menaçant.*

Je ne sais qui me tient....

CÉLIMENE, *l'interrompant.*

Ne vous emportez pas,
Et courez démêler un pareil embarras.

ALCESTE.

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne ;
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour,
De vous revoir, Madame, avant la fin du jour.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

LA résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais quelque soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Non, vous avez beau faire et beau me raisonner,
Rien de ce que je dis ne me peut détourner;
Trop de perversité regne au siecle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi! contre ma partie, on voit, tout à la fois,
L'honneur, la probité, la pudeur et les loix;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause,
Sur la foi de mon droit mon ame se repose:
Cependant je me vois trompé par le succès!
J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès!
Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire!
Toute la bonne foi cede à sa trahison:

Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison!
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
Renverse le bon droit et tourne la justice!
Il fait par un arrêt couronner son forfait;
Et, non content encor du tort que l'on me fait,
Il court parmi le monde un Livre abominable,
Et de qui la lecture est même condamnable,
Un Livre à mériter la derniere rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'Auteur!
Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture!
Lui qui d'un honnête homme à la Cour tient le rang,
A qui je n'ai rien fait qu'être sincere et franc,
Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,
Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée;
Et, parce que j'en use avec honnêteté,
Et ne le veux trahir, lui, ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!
Le voilà devenu mon plus grand adversaire!
Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon
Pour n'avoir pas trouvé que son Sonnet fût bon!
Et les hommes, morbleu! sont faits de cette sorte!
C'est à ces actions que la gloire les porte!
Voilà la bonne foi, le zele vertueux,
La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux?
Allons; c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge;
Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.
Puisqu'entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
Traîtres! vous ne m'aurez de ma vie avec vous!

PHILINTE.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes,
Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Ce que votre partie ose vous imputer,
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter :
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourroit bien lui nuire.

ALCESTE.

Lui ? De semblables tours il ne craint point l'éclat :
Il a permission d'être franc scélérat ;
Et, loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE.

Enfin il est constant qu'on n'a pas trop donné
Au bruit que contre vous sa malice a tourné :
De ce côté déja vous n'avez rien à craindre ;
Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous est en justice aisé d'y revenir,
Et contre cet arrêt....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Non, je veux m'y tenir.
Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse ;
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité,
Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
Mais, pour vingt mille francs, j'aurai droit de pester

Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir pour elle une immortelle haine !

PHILINTE.

Mais enfin. . . .

ALCESTE, *l'interrompant.*

Mais enfin, vos soins sont superflus.
Que pouvez-vous, Monsieur, me dire là-dessus ?
Aurez-vous bien le front de me vouloir, en face,
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe ?

PHILINTE.

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît :
Tout marche par cabale et par pur intérêt ;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devroient être faits d'autre sorte.
Mais est-ce une raison que leur peu d'équité
Pour vouloir se tirer de leur société ?
Tous ces défauts humains nous donnent dans la vie
Des moyens d'exercer notre philosophie.
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu ;
Et si de probité tout étoit revêtu,
Si tous les cœurs étoient francs, justes et dociles,
La plupart des vertus nous seroient inutiles,
Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennui,
Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui ;
Et, de même qu'un cœur d'une vertu profonde. . . .

ALCESTE, *l'interrompant.*

Je sais que vous parlez, Monsieur, le mieux du
monde.
En beaux raisonnemens vous abondez toujours ;
Mais vous perdez le tems et tous vos beaux discours.

La raison, pour mon bien, veut que je me retire.
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire :
De ce que je dirois je ne répondrois pas ;
Et je me jetterois cent choses sur les bras.
Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimene :
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amene.
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE.

Montons chez Éliante, attendant sa venue.

ALCESTE.

Non ; de trop de souci je me sens l'ame émue.
Allez-vous-en la voir, et me laissez, enfin,
(*Montrant un coin du Théatre.*)
Dans ce petit coin sombre, avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

C'est une compagnie étrange pour attendre ;
Et je vais obliger Éliante à descendre.
(*Il sort, et Alceste se retire à l'écart.*)

SCENE II.

CÉLIMENE, ORONTE, ALCESTE, *éloigné.*

ORONTE, *à Célimene, sans voir Alceste.*

Oui, c'est à vous de voir si, par des nœuds plus doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre ame une pleine assurance,

Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende;
De le sacrifier, Madame, à mon amour,
Et de chez vous, enfin, le bannir, dès ce jour.

CÉLIMENE, *sans voir Alceste.*

Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite.
Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite?

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclaircissemens;
Il s'agit de savoir quels sont vos sentimens.
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre;
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE, *à Célimene, sortant du coin où il étoit.*

Oui, Monsieur a raison, Madame. Il faut choisir;
Et sa demande ici s'accorde à mon desir.
Pareille ardeur me presse, et même soin m'amene.
Mon amour veut du vôtre une marque certaine:
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE.

Je ne veux point, Monsieur, d'une flamme importune,
Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE.

Je ne veux point, Monsieur, jaloux, ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE.

Si votre amour au mien lui semble préférable. . . .

ALCESTE, *l'interrompant.*

Si du moindre penchant elle est pour vous capable. . . .

ORONTE, *l'interrompant aussi.*

Je jure de n'y rien prétendre désormais !

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir jamais !

ORONTE, *à Célimene.*

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE, *à Célimene.*

Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE, *à Célimene.*

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE, *à Célimene.*

Vous n'avez qu'à trancher, et choisir de nous deux.

(*Célimene fait des signes d'hésitation.*)

ORONTE, *à Célimene.*

Quoi ! sur un pareil choix vous semblez être en peine ?

ALCESTE, *à Célimene.*

Quoi ! votre ame balance et paroît incertaine ?

CÉLIMENE.

Mon Dieu ! que cette instance est là hors de saison,
Et que vous témoignez tous deux peu de raison !
Je sais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance :
Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux,
Et rien n'est sitôt fait que le choix de nos vœux ;
Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte
A prononcer en face un aveu de la sorte.

Je trouve que ces mots, qui sont désobligeans,
Ne se doivent point dire en présence des gens;
Qu'un cœur, de son penchant, donne assez de lumiere,
Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visiere,
Et qu'il suffit, enfin, que de plus doux témoins
Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE.

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende;
J'y consens, pour ma part.

ALCESTE, *à Célimene.*

Et moi, je le demande;
C'est son éclat sur-tout qu'ici j'ose exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
Conserver tout le monde est votre grande étude;
Mais plus d'amusement et plus d'incertitude.
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
Ou bien pour un arrêt je prends votre refus;
Je saurai de ma part expliquer ce silence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE.

Je vous sais fort bon gré, Monsieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMENE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice!
Ce que vous demandez a-t-il de la justice?
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient?...
(*Voyant approcher Eliante.*)
J'en vais prendre pour juge Éliante qui vient.

SCENE III.

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMENE, ORONTE, ALCESTE.

CÉLIMENE, *à Eliante.*

Je me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur y paroît concertée.
Ils veulent, l'un et l'autre, avec même chaleur,
Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur;
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi?

ÉLIANTE.

N'allez point là-dessus me consulter ici.
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée,
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE, *à Célimene.*

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE, *à Célimene.*

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE, *à Célimene.*

Il faut, il faut parler, et lâcher la balance.

ALCESTE, *à Célimene.*

Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

ORONTE, *à Célimene.*

Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE, *à Célimene.*

Et moi, je vous entends, si vous ne parlez pas.

SCENE IV.

ARSINOÉ, CLITANDRE, ACASTE, CÉLIMENE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE, ORONTE.

ACASTE, *à Célimene.*

MADAME, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Éclaircir, avec vous, une petite affaire.

CLITANDRE, *à Oronte et à Alceste.*

Fort à propos, Messieurs, vous vous trouvez ici;
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOÉ, *à Célimene.*

Madame, vous serez surprise de ma vue;
(*Montrant Acaste et Clitandre.*)
Mais ce sont ces Messieurs qui causent ma venue.
Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moi
D'un trait à qui mon cœur ne sauroit prêter foi.
J'ai du fond de votre ame une trop haute estime
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime:
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts;
Et, l'amitié passant sur de petits discors,

J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE, *à Célimene, en lui montrant une lettre qu'il tire de sa poche.*

Oui, Madame, voyons, d'un esprit adouci,
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.
Cette lettre par vous est écrite à Clitandre.

CLITANDRE, *à Célimene, en lui montrant un billet qu'il tire aussi de sa poche.*

Vous avez pour Acaste écrit ce billet tendre.

ACASTE, *à Oronte et à Alceste.*

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité
A connoître sa main n'ait trop su vous instruire....
Mais ceci vaut assez la peine de le lire.

(*Il lit la lettre.*)

« Vous êtes un étrange homme, Clitandre, de con-
» damner mon enjouement, et de me reprocher que
» je n'ai jamais tant de joie que lorsque je ne suis pas
» avec vous ! Il n'y a rien de plus injuste; et, si vous
» ne venez bien vîte me demander pardon de cette of-
» fense, je ne vous le pardonnerai de ma vie. Notre
» grand flandrin de Vicomte .... »

(*Interrompant la lecture.*)

Il devroit être ici.

(*Lisant.*)

« Notre grand flandrin de Vicomte, par qui vous
» commencez vos plaintes, est un homme qui ne sau-
» roit me revenir; et, depuis que je l'ai vu, trois
» quarts-d'heure durant, cracher dans un puits, pour

» faire des fonds, je n'ai pu jamais prendre bonne opi-
» nion de lui. Pour le petit Marquis.... »

(*Interrompant la lecture.*)

C'est moi-même, Messieurs, sans nulle vanité.

(*Lisant.*)

« Pour le petit Marquis, qui me tint hier long-tems
» la main, je trouve qu'il n'y a rien de si mince que
» toute sa personne; et ce sont de ces mérites qui n'ont
» que la cape et l'épée. Pour l'homme aux rubans
» verts.... »

(*A Alceste, en interrompant la lecture.*)

A vous le dé, Monsieur.

(*Lisant.*)

« Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quel-
» quefois avec ses brusqueries et son chagrin bourru;
» mais il est cent momens où je le trouve le plus fâcheux
» du monde. Et pour l'homme au sonnet.... »

(*A Oronte, en interrompant la lecture.*)

Voici votre paquet.

(*Lisant.*)

« Et pour l'homme au sonnet, qui s'est jetté dans
» le bel-esprit et veut être auteur, malgré tout le
» monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce
» qu'il dit; et sa prose me fatigue autant que ses vers.
» Mettez-vous donc en tête que je ne me divertis pas
» toujours si bien que vous pensez, que je vous trouve
» à dire, plus que je ne voudrois, dans toutes les par-
» ties où l'on m'entraîne, et que c'est un merveilleux
» assaisonnement aux plaisirs qu'on goûte que la pré-
» sence des gens qu'on aime. »

CLITANDRE, *lisant le billet.*

Me voici maintenant, moi.

(*Il lit.*)

« Votre Clitandre, dont vous me parlez, et qui fait
» tant le doucereux, est le dernier des hommes pour
» qui j'aurois de l'amitié. Il est extravagant de se per-
» suader qu'on l'aime, et vous l'êtes de croire qu'on
» ne vous aime pas. Changez, pour être raisonnable,
» vos sentimens contre les siens; et voyez-moi le plus
» que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin
» d'en être obsédée. »

(*A Célimene, après avoir lu.*)

D'un fort beau caractere on voit là le modele,
Madame! et vous savez comment cela s'appelle?....
Il suffit. Nous allons, l'un et l'autre, en tous lieux,
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE, *à Célimene.*

J'aurois de quoi vous dire, et belle est la matiere;
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colere,
Et je vous ferai voir que les petits Marquis
Ont, pour se consoler, des cœurs de plus haut prix!

(*Clitandre et Acaste sortent.*)

SCENE V.

CÉLIMENE, ÉLIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, ORONTE, PHILINTE.

ORONTE, *à Célimene.*

Quoi ! de cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire ?
Et votre cœur, paré de beaux semblans d'amour,
A tout le genre humain se promet, tour-à-tour ?
Allez, j'étois trop dupe, et je vais ne plus l'être !
Vous me faites un bien, me faisant vous connoître :
J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez....
(*A Alceste.*)
Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire avec Madame.
(*Il sort.*)

SCENE VI.

SCENE VI.

CÉLIMENE, ÉLIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, PHILINTE.

ARSINOÉ, *à Célimene.*

Certes, voilà le trait du monde le plus noir !
Je ne me saurois taire, et me sens émouvoir !
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres ?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres ;
(*Montrant Alceste.*)
Mais Monsieur, que chez vous fixoit votre bonheur,
Un homme comme lui de mérite et d'honneur,
Et qui vous chérissoit avec idolâtrie,
Devroit-il....

ALCESTE, *l'interrompant.*

Laissez-moi, Madame, je vous prie,
Vuider mes intérêts, moi-même, là-dessus,
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
Il n'est point en état de payer ce grand zele ;
Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer
Si, par un autre choix, je cherche à me venger.

ARSINOÉ.

Eh ! croyez-vous, Monsieur, qu'on ait cette pensée,
Et que de vous avoir on soit tant empressée ?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
Si de cette créance il peut s'être flatté !

Le rebut de madame est une marchandise
Dont on auroit grand tort d'être si fort éprise!
Détrompez-vous, de grace! et portez-le moins haut:
Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut.
Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,
Et je brûle de voir une union si belle!

(Elle sort.)

SCENE VII.

CÉLIMENE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, *à Célimene.*

HÉ bien, je me suis tu, malgré ce que je voi,
Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi.
Ai-je pris sur moi-même un assez long empire?
Et puis-je maintenant....

CÉLIMENE, *l'interrompant.*

Oui, vous pouvez tout dire,
Vous en êtes en droit, lorque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ai tort, je le confesse; et mon ame confuse
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.
J'ai des autres ici méprisé le courroux;
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Votre ressentiment, sans doute, est raisonnable.
Je sais combien je dois vous paroître coupable,
Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir,

Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
Faites-le ; j'y consens.

ALCESTE.

Eh ! le puis-je, traîtresse ?
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse ?
Et quoiqu'avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir ?....
(*A Eliante et à Philinte.*)
Vous voyez ce que peut une indigne tendresse ?
Et je vous fais tous deux témoins de ma foiblesse ;
Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,
Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme.....
(*A Célimene.*)
Oui, je veux bien, perfide ! oublier vos forfaits ;
J'en saurai dans mon ame excuser tous les traits,
Et me les couvrirai du nom d'une foiblesse
Où le vice du tems porte votre jeunesse,
Pourvu que votre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,
Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
Vous soyiez, sans tarder, résolue à me suivre.
C'est par-là seulement que, dans tous les esprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits ;
Et qu'après cet éclat, qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CÉLIMENE.

Moi ! renoncer au monde avant que de vieillir,
Et dans votre désert aller m'ensévelir ?

ALCESTE.

Et, s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
Que doit vous importer tout le reste du monde?
Vos desirs avec moi ne sont-ils pas contens?

CÉLIMENE.

La solitude effraie un ame de vingt ans.
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds;
Et l'hymen. . . .

ALCESTE, *l'interrompant.*

Non; mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus, lui seul, fait plus que tout le reste!
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse; et ce sensible outrage,
De vos indignes fers pour jamais me dégage!

(*Célimène se retire.*)

SCENE VIII.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, *à Eliante.*

MADAME, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité :
De vous, depuis long-tems, je fais un cas extrême ;
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même,
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers.
Je m'en sens trop indigne, et commence à connoître
Que le Ciel pour ce nœud ne m'avoit point fait naître ;
Que ce seroit pour vous un hommage trop bas
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas,
Et qu'enfin....

ÉLIANTE, *l'interrompant.*

Vous pouvez suivre votre pensée.
Ma main de se donner n'est pas embarrassée ;
(*Montrant Philinte.*)
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE.

Ah ! cet honneur, Madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifîrois et mon sang et ma vie !

ALCESTE.

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentemens,
L'un pour l'autre, à jamais, garder ces sentimens !

Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices;
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

(Il sort.)

SCENE IX et derniere.

PHILINTE, ÉLIANTE.

PHILINTE.

Allons, Madame, allons employer toute chose
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

FIN.

